



National Library
of Canada

Acquisitions and
Bibliographic Services Branch

395 Wellington Street
Ottawa, Ontario
K1A 0N4

Bibliothèque nationale
du Canada

Direction des acquisitions et
des services bibliographiques

395, rue Wellington
Ottawa (Ontario)
K1A 0N4

Your file / Votre référence

Our file / Notre référence

NOTICE

The quality of this microform is heavily dependent upon the quality of the original thesis submitted for microfilming. Every effort has been made to ensure the highest quality of reproduction possible.

If pages are missing, contact the university which granted the degree.

Some pages may have indistinct print especially if the original pages were typed with a poor typewriter ribbon or if the university sent us an inferior photocopy.

Reproduction in full or in part of this microform is governed by the Canadian Copyright Act, R.S.C. 1970, c. C-30, and subsequent amendments.

AVIS

La qualité de cette microforme dépend grandement de la qualité de la thèse soumise au microfilmage. Nous avons tout fait pour assurer une qualité supérieure de reproduction.

S'il manque des pages, veuillez communiquer avec l'université qui a conféré le grade.

La qualité d'impression de certaines pages peut laisser à désirer, surtout si les pages originales ont été dactylographiées à l'aide d'un ruban usé ou si l'université nous a fait parvenir une photocopie de qualité inférieure.

La reproduction, même partielle, de cette microforme est soumise à la Loi canadienne sur le droit d'auteur, SRC 1970, c. C-30, et ses amendements subséquents.

CONTINUITÉ ET DISCONTINUITÉS DANS LE DISCOURS SUR
LA MODERNITÉ ET SES MALAISES: UNE ÉTUDE DE
FRANCIS FUKUYAMA, ALLAN BLOOM ET CHARLES TAYLOR.

par
Frédéric Hamon

Thèse déposée à
l'École des études supérieures et de la recherche
en vue de l'obtention de
maîtrise ès arts en sociologie

Directeur: professeure Linda Cardinal

Université d'Ottawa



Frédéric Hamon, Ottawa, Canada, 1996



National Library
of Canada

Acquisitions and
Bibliographic Services Branch

395 Wellington Street
Ottawa, Ontario
K1A 0N4

Bibliothèque nationale
du Canada

Direction des acquisitions et
des services bibliographiques

395, rue Wellington
Ottawa (Ontario)
K1A 0N4

Your file Votre référence

Our file Notre référence

The author has granted an irrevocable non-exclusive licence allowing the National Library of Canada to reproduce, loan, distribute or sell copies of his/her thesis by any means and in any form or format, making this thesis available to interested persons.

L'auteur a accordé une licence irrévocable et non exclusive permettant à la Bibliothèque nationale du Canada de reproduire, prêter, distribuer ou vendre des copies de sa thèse de quelque manière et sous quelque forme que ce soit pour mettre des exemplaires de cette thèse à la disposition des personnes intéressées.

The author retains ownership of the copyright in his/her thesis. Neither the thesis nor substantial extracts from it may be printed or otherwise reproduced without his/her permission.

L'auteur conserve la propriété du droit d'auteur qui protège sa thèse. Ni la thèse ni des extraits substantiels de celle-ci ne doivent être imprimés ou autrement reproduits sans son autorisation.

ISBN 0-612-11561-5

Canada



UNIVERSITÉ D'OTTAWA
UNIVERSITY OF OTTAWA

TABLE DES MATIÈRES

I.	RÉSUMÉ.....	3
II.	INTRODUCTION.....	4
	II.I Problématique et questionnement.....	5
	II.2 Hypothèse.....	9
	II.3 Démarche méthodologique.....	12
III.	LES MALAISES DE LA MODERNITÉ.....	15
	III.I Allan Bloom.....	15
	III.2 Charles Taylor.....	18
	III.3 Francis Fukuyama.....	24
	III.4 Conclusion.....	32
IV.	LE SUJET MODERNE.....	36
	IV.I Allan Bloom.....	38
	IV.2 Charles Taylor.....	44
	IV.3 Francis Fukuyama.....	52
	IV.4 Conclusion.....	60
V.	UN COMMUNAUTARISME POSSIBLE.....	65
	V.1 Allan Bloom.....	67
	V.2 Charles Taylor.....	74
	V.3 Francis Fukuyama.....	79
	V.4 Conclusion.....	87
VI.	MOT DE LA FIN.....	92
VII.	BIBLIOGRAPHIE.....	94

I. RÉSUMÉ

En cette fin de siècle, Allan Bloom, Charles Taylor et Francis Fukuyama s'interrogent sur la société actuelle et s'intéressent à son devenir. L'application large des principes démocratiques (dignité, liberté et égalité) au sein des sociétés contemporaines produiront des changements fondamentaux dans tous les domaines significatifs de la vie. Mais malgré les bienfaits de cette nouvelle forme de vie, on constate certains maux: relativisme, indifférence, individualisme. La société moderne est remise en question, et l'objectif principal de cette thèse est de reprendre l'analyse des auteurs susmentionnés sur la société en vue de voir leur apport à sa remise en marche.

Premièrement, nous avons résumé et présenté les analyses de Bloom, Taylor et Fukuyama des maux de la modernité. Deuxièmement, nous nous sommes intéressé à l'analyse que Bloom, Taylor et Fukuyama font du sujet moderne. Troisièmement, nous avons procédé à l'analyse de leur solution de rechange en vue de donner aux individus les moyens de rompre avec l'individualisme, le relativisme et l'indifférence.

Nous concluons avec l'idée suivant laquelle Francis Fukuyama avait proposé l'analyse la mieux adaptée au besoin du sujet moderne.

II. INTRODUCTION

Francis Fukuyama, Allan Bloom, Charles Taylor; trois auteurs qui s'interrogent sur la société contemporaine, qui tentent une revue de la complexité d'un tel nouveau monde et s'intéressent à son fonctionnement, à son devenir. Pour un étudiant en sociologie qui s'intéresse à la démocratie et à la modernité, ces analyses frappent une cible d'intérêt certain.

Il était inévitable que l'avènement du monde moderne donne lieu à une re-définition de la société et de ses citoyens. Les principes d'une application large de la dignité, de la liberté et de l'égalité aux femmes et aux hommes des sociétés démocratiques libérales modernes produiront des changements fondamentaux dans tous les domaines significatifs de la vie.

Mais malgré les bienfaits de cette nouvelle forme de vie à l'endroit des citoyens de ces sociétés en cette fin de siècle, les ouvrages décrivant la société moderne ne font que souligner ses malaises: individualisme, relativisme, indifférence. La société idéale que devait être la société moderne est remise en question.

Une telle question fait l'objet de débats importants, notamment depuis quelques années, alors que des auteurs comme Allan Bloom, Charles Taylor et Francis Fukuyama ont publié des livres sur le sujet, destinés à un public relativement large. D'ailleurs, pour que l'on tente de rendre accessible au grand public des livres d'auteurs destinés à un public habituellement plus restreint, il devait y avoir une certaine urgence dans leur message. En effet, pour Bloom, Taylor et Fukuyama, c'est de l'avenir des sociétés dont

il est question. N'est-ce pas une préoccupation susceptible d'intéresser tout le monde? Mais pour que des auteurs prennent la peine de se lancer dans le débat public, il y avait aussi une conjoncture favorable à la popularisation de leur discours: la crise de confiance de la population dans les institutions publiques; la crise environnementale; le désenchantement des jeunes; la crise de l'Etat-providence.

Nous tenterons, dans le cadre de cette thèse, de reconstruire la problématique d'ensemble de ces auteurs, les thèmes principaux de leur ouvrage sur le sujet et tenter de faire des rapprochements entre eux. Ils ont tous diagnostiqués que la modernité vivait un profond malaise et c'est ce débat que nous voulons préciser dans le cadre de cette thèse, en étudiant aussi la façon dont Bloom, Taylor et Fukuyama proposent d'en sortir.

Nous nous intéresserons donc à certains livres en particulier, lesquels ont provoqué ce débat à la fois à l'intérieur et à l'extérieur des universités autant aux États-Unis, au Canada qu'en Europe. Ces livres sont:

1. *L'âme désarmée* d'Allan Bloom;
2. *Grandeur et misère de la modernité* de Charles Taylor lequel résume *Sources of the self*, ouvrage séminal de l'auteur;
3. *La fin de l'Histoire et le dernier homme* de Francis Fukuyama.

II.1 PROBLÉMATIQUE ET QUESTIONNEMENT

Nous voyons un lien entre les ouvrages de Bloom, Taylor et Fukuyama: une tentative de diagnostiquer notre époque et une

approche visant à sortir du malaise dans lequel nous baignons. En reprenant ces livres en particulier, j'essaierai de bien définir les théories et postulats des trois auteurs qui nous intéressent particulièrement. Certes, l'inquiétude que génère la modernité est manifeste dans tous ces livres. Nous nous interrogerons alors sur la façon dont ils analysent la destinée des sociétés humaines. Voyons rapidement le sujet d'analyse précis des auteurs en commençant par l'ouvrage de Francis Fukuyama, *La fin de l'Histoire et le dernier homme*.

L'ouvrage de Fukuyama nous oblige à confronter la question suivante: est-il possible que cette démocratie corresponde au point final de l'évolution idéologique de l'humanité et la forme finale de tout gouvernement humain? Reprenant entre autres, les ouvrages de Platon, Hegel, Nietzsche et Tocqueville, Fukuyama analyse ce qui pour lui constitue les forces ou puissances que l'on retrouve au coeur de l'histoire: la logique de la science moderne; la lutte pour la reconnaissance. Fukuyama reconnaît que la première conduit les hommes à satisfaire leurs désirs à travers un processus économique rationnel. La seconde par contre, correspond selon Fukuyama, au vrai moteur de l'histoire. Suite à l'analyse de cette première force dominante au sein des démocraties libérales modernes, Fukuyama se consacre à montrer que l'homme est plus qu'un animal économique. Selon Fukuyama, il existe aussi en l'individu, un désir de reconnaissance qui caractérise la source de

l'aspiration à la démocratie et le système qui prône la dignité, la liberté, l'égalité.

Au sein des démocraties actuelles, selon Fukuyama, la priorité à la satisfaction des désirs de l'homme réduit l'importance du désir de reconnaissance. Ce nouveau chemin qu'aurait emprunté l'homme moderne le laisserait fondamentalement insatisfait. Les hommes qui ne font que satisfaire leurs désirs au sein des sociétés modernes se seraient-ils éloignés d'une satisfaction entière et vraie? Notre besoin de reconnaissance, formulé par Platon et nommé le *thymos*, serait-il trop essentiel pour y renoncer? L'auteur s'interroge sur le système démocratique libéral et sur sa capacité à satisfaire le sujet contemporain de façon fondamentale. Il s'interroge sur l'avenir que ce système réserve à l'homme moderne.

Allan Bloom se penche surtout sur la question des valeurs qui se sont développées dans le monde libéral, notamment le relativisme. Professeur dans les grandes universités américaines, Bloom reconnaît, à l'instar de Fukuyama, l'existence d'un changement dans la société moderne. Dans son ouvrage *L'âme désarmée*, Bloom se propose d'analyser cette transformation en s'intéressant en particulier à la situation dans les universités. Bloom se concentre sur les valeurs des étudiants; entre autres leur attitude relativiste et leur repli sur un idéal du soi. Selon lui, la nouvelle génération grandit et évolue dans l'indifférence, dans le contexte d'une société libre de questionnement moral. Ainsi, pour Bloom, les valeurs véhiculées dans les universités seraient

représentatives de la situation générale des sociétés modernes actuelles. Aussi, ce diagnostic amène l'auteur de *L'âme désarmée* à se demander si la liberté générale, tendance au sein de ces nouvelles sociétés, a priorité sur les communautés, sur la famille? Les droits primeraient-ils sur les devoirs?

Bloom analyse spécifiquement l'éducation des jeunes d'aujourd'hui et s'interroge sur l'état du savoir qui y est diffusé. Pour un peuple qui se base plus que jamais, nous le verrons, sur les divers usages de la raison, il importe de bien observer qu'une crise de l'université, foyer de la raison, est peut-être le traumatisme le plus grave qu'il puisse subir. (Bloom, 1987:21) Bloom analyse cette question à la lumière des écrits de penseurs comme Rousseau, Kant, Hegel et Nietzsche. Il tente de revoir ce qu'ils ont voulu dire: tel est l'essentiel de son projet.

Charles Taylor a aussi comme propos la société actuelle. Dans son livre, *Grandeur et misère de la modernité*, Taylor reconnaît le relativisme du monde moderne diagnostiqué par Fukuyama et par Bloom. Il identifie l'individualisme, le désenchantement du monde, et les conséquences du politique et de la raison instrumentale comme malaises qu'éprouve l'homme moderne.

Taylor veut saisir le sens de la transformation de notre culture, en particulier le pouvoir de cet idéal moral qui se dissimule derrière l'idée d'accomplissement de soi, l'authenticité.

Moins pessimiste, il importe aussi selon Taylor de voir dans cette modernité, les éléments possibles d'une idée du bien.

Les conséquences de cette modernité, la logique de la science moderne, le relativisme et l'individualisme auraient-ils dirigé nos sociétés vers un monde meilleur ou vers une issue fatale? Les analyses que prêtent les auteurs à ce sujet seront reprises ici.

II.2 HYPOTHESE

Fukuyama, Bloom et Taylor proposent une analyse sérieuse des sociétés contemporaines. Chez les trois auteurs, le débat qui entoure l'avenir du monde moderne englobe toujours l'individu agissant dans un tout nouveau contexte, où il lui est remis plus d'outils que jamais en vue de réaliser son indépendance, sa dignité, et sa liberté. Avec l'avènement du monde moderne, où l'individu et ses droits nouvellement acquis, la liberté, l'égalité, gagnent du terrain, il semble par contre qu'un aspect important de l'homme est subordonné à la satisfaction d'une multitude de nouveaux désirs et besoins. Cet aspect de l'homme qui semble être perdu est associé chez Bloom à une perte de la vie contemplative, chez Taylor à un individualisme exagéré et par le désenchantement du monde, chez Fukuyama à l'oubli de la lutte pour la reconnaissance.

Les trois auteurs montrent donc une image du sujet qui le dirait insatisfait devant cette nouvelle forme de vie. Ils

proposeront d'ailleurs à leur tour une façon particulière de renoncer aux malaises de l'Homme contemporain.

Nous pouvons reconnaître trois situations de désespoir dans le discours des auteurs ici en question. Pour Bloom, le relativisme est central. Selon Taylor, les questions de l'individualisme et du désenchantement du monde provoquent l'inquiétude. Chez Fukuyama, l'idée d'une fin de l'histoire devient troublante. L'objectif des auteurs sera ici de proposer face à ces problèmes, une solution de rechange. Mon hypothèse découle de ces propositions.

Après avoir repris plus en détail, les arguments qu'apportent chacun des auteurs, je tenterai de démontrer que Taylor et Bloom, malgré leur opposition apparente, volent sur le même plan. Mon hypothèse est que leur solution aux malaises de la modernité n'est pas aussi réaliste que celle de Fukuyama, dans la mesure où Bloom et Taylor visent un effort de prise de conscience collective, qui donne lieu à un retour en arrière dans le premier cas ou à un effort d'illumination dans le deuxième cas. Fukuyama tente par contre, de retrouver au sein de cette nouvelle société, le moteur de l'histoire et de lui donner une forme qui correspondrait davantage à la démarche des individus sans pour autant laisser tomber la question communautaire.

De façon plus précise, Bloom veut un retour en arrière, à un style de vie de communauté, alors que Taylor, reconnaissant qu'un retour en arrière soit impossible, propose de revoir l'idéal de l'épanouissement de soi. Malgré les directions opposées de leur discours, tous deux avancent la nécessité d'un ressourcement

global. Ces discours transcendent l'obligation d'une entente sociale entre des citoyens ayant une multitude d'opinions et différents niveaux d'indépendance. Je veux montrer que cet effort de ressourcement n'est pas plausible.

Nous reprendrons les idées de Bloom qui, après avoir décelé un malaise fondamental dans la société moderne, c'est-à-dire une perte de contemplation, propose ce retour en arrière à des formes de communauté, qui nous apparaît difficilement applicable à de grands ensembles. Taylor, proposera un raisonnement qui reconnaît qu'un retour en arrière est impossible, qu'il y a lieu de reprendre l'idéal de l'épanouissement de soi et de voir comment on peut repenser le bien dans la société moderne. Taylor proposera aussi à l'individu de faire un effort de ressourcement difficilement applicable à une société avec un individualisme si bien ancré. Fukuyama propose une lecture libérale des sociétés modernes, en identifiant les nombreux bienfaits de ces sociétés. Il importe par contre selon lui de définir le niveau de satisfaction des citoyens. Fukuyama tient à revoir la question du désir de reconnaissance et à identifier les moyens de satisfaire ce désir dans le monde moderne.

Fukuyama est donc moins volontariste que Bloom et Taylor. Il tient à retrouver le moteur de l'histoire dans la société actuelle et tente d'avancer une solution qui correspondrait mieux au tempérament des citoyens de la société moderne.

Je tenterai de démontrer que Fukuyama cherche, dans cette nouvelle représentation du monde, à relancer le moteur de

l'histoire, c'est-à-dire le désir de reconnaissance, d'une manière plus réaliste que Taylor alors que ce dernier reprend ce nouvel idéal moral, l'idéal de l'épanouissement personnel. Au sein de cette nouvelle façon de vivre, peut-être trouverions-nous selon Fukuyama, les moyens de satisfaire les besoins fondamentaux de l'homme, c'est-à-dire toutes les facettes d'un homme libre: le désir, la raison et la reconnaissance. La reconnaissance qui est interprétée de façons différentes selon Bloom, Taylor et Fukuyama mérite une analyse. Dans la démocratie libérale, Fukuyama cherche à déterminer si nous aurons encore tous les outils en vue de satisfaire le bien de l'homme. Alexandre Kojève croyait que l'histoire elle-même finirait par gagner sa propre rationalité. Peut-être sommes-nous dorénavant sur cette voie.

Chacun des auteurs vise un sens de ce qui nous dépasse, un idéal, et nous tenterons de préciser davantage ce que cela représente.

II.3 DÉMARCHE MÉTHODOLOGIQUE

Les écrits de Bloom, Taylor et de Fukuyama serviront de cadre théorique pour ma recherche. Grâce à leur analyse des origines de la modernité et du contexte social qui a permis les changements qui ont suivis, j'essaierai de reconstruire le débat sur la modernité et son évolution. Faire l'analyse des trois textes et reconstituer les discours et problématiques de chaque auteur nous permettra de voir si effectivement leurs idées nous proposent des pistes plus

fructueuses face à l'impasse à laquelle nous seront confrontés : l'avenir des sociétés modernes.

De plus, en proposant une telle analyse, je vais tenter de dédramatiser le discours des auteurs, en particulier celui de Bloom et de Taylor, en vue de mieux fonder mon hypothèse qui milite en faveur du fait que Fukuyama propose une approche plus dynamique du sujet moderne et de son avenir.

La première partie de cette thèse sera donc consacrée à l'identification précise des malaises de la modernité selon chacun des auteurs. Nous pourrons dès lors y cerner les points communs. Au deuxième chapitre, nous reprendrons l'analyse du sujet par les auteurs. Finalement, dans la troisième partie, nous verrons les propositions des auteurs et comment chacun d'eux propose repenser la société moderne. Dans ce chapitre, je tenterai aussi de faire certains rapprochements entre les auteurs et de les analyser à la lumière de mon hypothèse. Je tenterai de montrer que Fukuyama nous laisse avec une lueur d'espoir, où l'avenir des sociétés ne réside ni dans un retour en arrière, ni dans une entente collective nécessaire, mais dans la recherche de représentations du désir de reconnaissance dans le contexte de nos sociétés actuelles.

Force est de reconnaître que notre thèse a certaines limites. Nous proposons de jeter un regard sociologique sur les ouvrages de Bloom, Taylor et Fukuyama plutôt que de faire une analyse philosophique ou politique. Nous avons été particulièrement étonné du diagnostic posé par ces auteurs dans la mesure où ils transforment les jeunes en une catégorie de gens narcissiques ; la

société en un lieu où tout est permis. Sociologiquement, ces analyses pourraient davantage être contextualisées. De même, les voies de redéfinition de la société par Bloom, Taylor et Fukuyama nous ont fortement intéressés d'un point de vue sociologique dans la mesure où elles nous ont interpellés directement. Revoyons donc en début d'analyse, les malaises de la modernité selon chacun des auteurs.

III. LES MALAISES DE LA MODERNITÉ.

Comme nous l'avons déjà mentionné, les auteurs que nous allons étudier soulignent tous que les sociétés modernes, malgré leurs nombreux bienfaits, laissent voir certains signes de faiblesses. Certes, aucune société jusqu'ici aura réussi à satisfaire tous ses citoyens. Par contre, pour la première fois peut-être, une forme de société prétend avoir atteint un niveau de reconnaissance digne d'une société accomplie. Reprenons ici cette société moderne et l'analyse qu'en font Bloom, Taylor et Fukuyama.

III.I BLOOM

Allan Bloom, professeur à de grandes universités américaines propose un survol des sociétés actuelles et remet en question les valeurs de la science moderne. Elles auraient, selon Bloom, rompu les ponts avec la philosophie naturelle qui la précédait. Après avoir écrit sur la politique de Shakespeare, traduit *La République* de Platon et *L'Emile* de Rousseau, Bloom traite spécifiquement de l'université dans *L'âme désarmée* qui, pour lui constitue le coeur des démocraties. Allan Bloom craint pour l'avenir de l'Amérique et il est anxieux en voyant se répandre au cours de ces dernières décennies, un mode de vie et un style d'éducation qui tendent, selon lui, à rendre les jeunes gens de plus en plus incapables de faire face aux grands faits de la vie humaine: l'amour, la famille, la citoyenneté, la recherche de la vérité.

Bloom s'interroge sur le cheminement qu'ont fait les sociétés modernes. Selon lui, le chemin qu'ont emprunté ces sociétés, pourrait nous porter bien loin de la vraie communauté humaine que

décrivait Platon, une communauté qui cherche la vérité, une communauté d'hommes qui ont le désir de savoir. (Bloom,1987:7)

De façon plus précise, Bloom se consacre à évaluer notre époque. Il constate l'existence d'une société relativiste, narcissique, repliée sur l'idéal du soi. Bloom dénonce cette orientation prise par la modernité en s'arrêtant particulièrement à la situation dans les universités et à l'état du savoir qui y est diffusé. En fait, selon Bloom, contrairement aux sociétés plus anciennes, les sociétés modernes auraient concentré leurs énergies à promouvoir la poursuite de désirs toujours plus large. L'homme moderne n'aura pu résister à l'appel de la science moderne, laissant donc de côté une facette importante de l'âme, la contemplation. Pour Bloom, les conséquences de cette nouvelle tendance sembleraient être liées à une perte des autres aspects de l'âme, les bienfaits de la science éblouissant le sujet moderne. Ce dernier verrait mal les avantages des valeurs anciennes.

Bloom analyse notre nouvelle génération qui, d'après lui, grandit et évolue dans l'indifférence, dans le contexte d'une société libre de questionnement et de fondement moral. Mais plus important encore, ce libéralisme qui règne provoque, d'après lui, un changement dans la mentalité de chacun, où à l'intérieur du contexte universitaire, les étudiants voient la relativité de la vérité non pas comme une intuition théorique mais comme un postulat moral. (Bloom,1987:23) Selon Bloom, le fondement de la société libre n'est alors plus basé sur les droits naturels mais sur cette idée «d'ouverture», de relativité qui serait, selon l'auteur, la

grande idée de notre époque. (Bloom;1987,24) En effet, suite au questionnement de Bloom selon lequel l'activité de l'esprit découle de la culture, sa décadence serait-elle représentative de la décadence de l'homme?

En passant en revue les idées de Locke, Rousseau, Platon et Nietzsche, Bloom tente à son tour de définir le chemin que le libéralisme nous a offert et que nous aurions, d'après lui, si rapidement et aveuglément choisi. Pour Bloom, le relativisme culturel qui en découle détruirait à la fois l'identité du sujet et le bien en général. (Bloom,1987:39) Cela serait pour lui, une grande source de malaise.

Selon Bloom, la tendance n'est plus à rechercher le bonheur mais le confort, la sécurité, c'est-à-dire les moyens du bonheur. Bloom s'interroge à savoir si l'orientation que nous avons choisi nous amène vers une issue épanouissante ou bien si nous sommes devenus des êtres intéressés uniquement par le confort immédiat.

Aujourd'hui, héritières de la science, les sociétés en savent plus que jadis, mais sommes-nous plus heureux? En fait, d'après Bloom, une société meilleur serait où les hommes abandonnent l'état de nature afin de vivre ensemble en simples communautés, sans la propriété privée, sans souffrir de l'agressivité suscitée par l'amour-propre. Qu'est-ce qui définit alors la société idéale? Faudrait-il renoncer à la science ou rétablir la vie contemplative? Certes, la société civile est supérieure à un état de guerre universelle, mais il reste à savoir si l'orientation que nous avons

choisi nous amène vers une issue épanouissante ou bien si nous sommes uniquement devenu intéressé dans le bonheur immédiat?

Comme Weber nous l'indique, selon Bloom, le problème fondamental des sociétés réside dans la relation entre la raison et le bien de l'homme. (Bloom,1987:222) En effet, vivre sans fondement philosophique, dans un bonheur nauséabond semble nous porter très loin de cette vraie communauté humaine que Bloom cherche à retrouver. Selon l'auteur, le chemin vers l'âme est toujours là. Le vrai combat de la vie semble être d'assurer l'indépendance de cette conscience, de lui donner la force de ne pas être affectée par le «vacarme de l'histoire et les distractions de notre environnement immédiat,...» (Bloom,1987:13)

Peut-être sera-t-il plus difficile pour les étudiants des universités que Bloom tente de revoir, d'assurer l'indépendance de leur conscience. Certes, cette jeune génération représentera le coeur du malaise selon Bloom, où le relativisme se manifeste, et où selon l'auteur, l'université reste une bonne représentation de la société. L'attention semble donc être jetée sur l'Amérique où le monde de la philosophie a été dévolu à nos universités.

III.2 TAYLOR

Charles Taylor, professeur à l'Université McGill, se questionne aussi sur cette époque de progrès. Cette modernité qui nous promettait un monde meilleur laisse voir, selon l'auteur, des signes de faiblesses. Il revoit, comme Bloom, certaines caractéristiques de la culture contemporaine que les gens

perçoivent comme une décadence en dépit du progrès de notre civilisation.

Trois grands malaises de la modernité qui sont caractéristiques de la culture contemporaine font surface selon Taylor, dans *Grandeur et misère de la modernité*: 1) l'individualisme, 2) le désenchantement du monde, 3) les conséquences de l'individualisme et de la raison instrumentale.

Bien sûr, l'individualisme désigne ce que plusieurs considèrent encore comme la plus belle conquête de la modernité, c'est-à-dire, la liberté de choisir son mode de vie, ses convictions, maîtriser son existence. En fait, très peu de gens renonceraient à cette conquête. (Taylor, 1992:12) Selon Taylor, par contre, l'on voit des différences d'opinion face aux nouvelles valeurs qui suivent l'idéologie du monde moderne. Pendant que les «défenseurs» de la modernité déclarent que les structures familiales et les hiérarchies traditionnelles restreignent trop leur liberté individuelle, d'autres plus traditionnelles, soulignent la coupure des anciens horizons moraux. (Taylor, 1992:13)

Peut-on, en fait, proposer un lien entre cette coupure des anciens horizons moraux et une perte du sens de l'idéal? D'après Taylor, on a souvent prétendu qu'en se coupant de ces horizons sociaux et cosmiques, l'individu avait perdu quelque chose d'essentiel. «En fait, nous avons lié cette disparition des idéaux à un rétrécissement de la vie.» (Taylor, 1992:14)

Le désenchantement du monde, selon Taylor, représente aussi un malaise de la modernité. Rattacher à l'individualisme, ce deuxième

phénomène inquiétant de l'époque moderne est représenté par la primauté de la raison instrumentale qui donne une allure de grande importance à l'efficacité maximale et à la grande productivité. Tout semble repensé en fonction de l'individu et de son bien-être maintenant que les ordres anciens et les structures sacrées ont cédé. (Taylor,1992:15) Selon Taylor, cette primauté de la raison instrumentale cause un changement de valeur important, à une allure impressionnante. Dans plusieurs domaines, le prestige est redirigé vers une vague de découvertes technologiques. Nous voyons une perte de résonance, de richesse humaine.

Les conséquences appréhendées de l'individualisme et de la raison instrumentale, amènent donc au niveau politique, pour Taylor, un troisième malaise de la modernité. Les institutions et les structures de la société moderne techno-industrielle affectent nos choix en tant qu'individus, et le poids de cette raison instrumentale est devenu absurde selon Taylor, pouvant devenir destructeur.

L'individualisme qu'encourage donc la modernité cause aussi une diminution de la participation politique. Dans une société formée de citoyens axés sur leur vie privée, le gouvernement se retrouve devant un peuple détaché des débats et des questions politiques. Cette aliénation du politique est un résultat d'un monde centralisé et bureaucratique et représente un danger pour les citoyens alors que les politiciens possèdent un énorme pouvoir devant un peuple lointain, pouvoir qui peut entre autres menacer la dignité des citoyens. (Taylor,1992:22)

Voilà les trois malaises de la modernité selon Taylor. La disparition des États moraux; la perte d'horizons face à une raison instrumentale importante; la perte de la liberté.

L'analyse du monde moderne de Taylor rejoint celle de Bloom lorsqu'il reconnaît que le comportement du sujet moderne le porterait loin de ses racines traditionnelles. Selon ces auteurs, il semble clair que nos ancêtres auraient eu plus de respect à l'égard de l'ordre établi et qu'ils n'auraient jamais accordé la priorité à l'épanouissement de soi. Taylor partage donc l'opinion que le relativisme si répandu aujourd'hui pose problème. «Il est exact que la culture de l'épanouissement personnel amène les gens à perdre de vue les préoccupations qui les transcendent, et cette culture a pris des formes égocentriques.» (Taylor,1992:27) Selon Taylor, agir en individu recherchant seulement des relations instrumentales n'est alors pas la réponse. «Il semblerait que se contenter de relations purement instrumentales, c'est se condamner soi-même à l'échec.» (Taylor;1992,72)

Pour Taylor, ce qu'il faut regarder, c'est la plus grande facilité avec laquelle nous discréditons les contraintes extérieures. (Taylor,1992:75) Il semble que la culture de l'épanouissement personnel amène les gens à perdre de vue les préoccupations qui les transcendent. Mais l'on doit quand même reconnaître l'idéal moral qui agit à travers cette culture. Cet idéal moral qui se profile derrière la recherche de

l'épanouissement de soi ne peut être sous-estimé. Selon Taylor, cet idéal moral serait le masque de l'égoïsme.

Par contre, il ne faut pas envisager cet idéal comme le fondement des transformations de notre culture. Nous devons comprendre la force morale derrière cette idée d'accomplissement de soi et il nous faut expliquer ce qui lui est propre. Ainsi, Taylor s'interroge sur la culture contemporaine. Selon lui, des penseurs comme Bloom font l'erreur de négliger la force morale de l'idéal de l'authenticité, de le confondre avec un désir immoral de faire ce qui nous plaît sans interférence.

Selon Taylor, on laisse un des grands idéaux de la culture moderne non formulé; on devrait vraiment considérer l'authenticité comme idéal moral. Mais pour ce faire, nous devons accepter trois thèses: l'authenticité est un idéal valable; une discussion rationnelle est possible entre les idéaux et leur conformité; ces discussions peuvent porter à conséquences. Notons comme Taylor que cette première thèse rejette la plus grande partie de la critique de la culture de l'authenticité, la deuxième rejette le subjectivisme, la troisième est incompatible avec toutes théories qui voient les citoyens comme prisonniers du système de la culture moderne.

En reprenant ces thèses une à une, nous voyons que l'éthique de l'authenticité appartient à la société moderne. Le concept de l'authenticité s'est développé à partir d'un déplacement de l'accent moral d'une source extérieure à une source intérieure et

personnelle. Tout dépend dorénavant sur notre relation avec nous même.

Pour ce qui est des discussions rationnelles, retenons qu'on ne peut défendre l'authenticité en ignorant les horizons de signification. L'agent qui cherche le sens à sa vie doit se situer par rapport à un horizon de questions essentielles.

Troisièmement, il est important que la réalisation de notre attachement à notre entourage ne soit perdu. La culture contemporaine de l'authenticité encourage une compréhension personnelle de l'épanouissement de soi mais n'accorde qu'une signification instrumentale aux communautés dans lesquelles agissent les individus. Au niveau social, on peut voir la contradiction avec les principes de la communauté. Au niveau plus intime, les relations sont subordonnées à l'épanouissement de soi.

Ce qui semble ressortir de ces thèses, et Taylor le souligne, c'est qu'agir en individu recherchant seulement des relations instrumentales n'est pas la réponse. (Taylor, 192:72) Taylor a donc remis en perspective la culture qui a comme valeur principale l'épanouissement de soi. La prochaine étape sera de montrer que cet idéal de l'authenticité ne justifie pas ces modes égocentriques. Malgré la logique et la cohérence qui semblent ressortir de la culture du narcissisme, Taylor veut montrer que celle-ci est parcourue de tensions et qu'elle est un idéal fondamentalement mal compris.

Nous sommes donc conduits à l'adoption d'une attitude différente à l'égard de la culture de l'authenticité suite au point de vue de Taylor. La conception que les formes égocentriques de réalisation de soi ne sont que le résultat d'un égoïsme profond est contradictoire. Si l'on rattache l'égoïsme à la culture de l'authenticité comme le font Bloom, Bell et Lasch, l'on condamne cette culture de façon globale. Plutôt, selon Taylor, nous devrions améliorer ses manifestations en rendant plus sensible à ses adeptes ce que l'éthique à laquelle ils souscrivent implique vraiment. L'enjeu ne consiste pas à prendre position sur l'authenticité mais de définir son sens.

III.3 FUKUYAMA

Francis Fukuyama, alors conseiller au Département d'État américain, publie, en 1989, un article intitulé *La fin de l'Histoire*. Dans cet article, l'auteur reprend l'idée que la démocratie libérale pourrait constituer la forme finale de tout gouvernement humain. Quelques années plus tard, dans *La fin de l'histoire et le dernier homme*, l'auteur s'interroge sur le sens de l'histoire et sur sa fin possible. S'inspirant à la fois de la tradition philosophique de Platon-Hegel à Kojève et de l'actualité la plus récente, Fukuyama montre que deux forces puissantes résident au coeur du développement de l'histoire humaine: la logique de la science moderne qui conduit les hommes à satisfaire des désirs incessants à travers un processus économique rationnel;

la lutte pour la reconnaissance qui est, selon l'auteur, le véritable moteur de l'histoire.

Étant donné que ces deux forces ont mis à bout les régimes tyranniques de gauche et de droite, l'auteur se questionne sur l'avenir du monde moderne et de l'homme qui y réside. En effet, selon Fukuyama, on voit évoluer des sociétés culturellement différentes vers la démocratie libérale. (Fukuyama,1992:11) En proposant une comparaison entre le libéralisme moderne et d'autres formes de gouvernements qui sont caractérisées par de graves défauts et des irrationalités qui finissent par causer leur effondrement, Fukuyama conclut que la démocratie libérale semblerait être exempte de contradictions fondamentales. Nous pouvons en fait faire abstraction des injustices et des problèmes à l'intérieur des démocraties libérales car ceux-ci viendraient d'une réalisation incomplète des deux principes de liberté et d'égalité, fondements mêmes de toute démocratie moderne, et non de ces principes eux-mêmes. Puisqu'il n'y a plus de grands enjeux menaçants l'idéal de cette démocratie, pouvons-nous donc croire que le système politique et social idéal est établi? (Fukuyama,1992:11) En d'autres mots, suite à l'effondrement des dictatures mondiales apparemment si fortes - de l'Amérique latine à l'Europe orientale et de l'Union soviétique au Moyen-Orient et à l'Asie - la démocratie libérale semble la seule aspiration politique cohérente qui relie différentes régions et cultures tout autour de la terre. (Fukuyama,1992:12)

Avant de donner victoire à la démocratie libérale, Fukuyama procède par contre à l'analyse du niveau de satisfaction qu'atteignent la majorité des citoyens dans le contexte de la société moderne. Nous l'avons vu, la question de la reconnaissance est centrale pour Fukuyama. Il se consacre à l'étude des deux forces qui ont su influencer le processus historique menant à la modernité: la logique de la science moderne, et la lutte pour la reconnaissance.

Selon Fukuyama, l'étude de la physique moderne constitue en fait un bon point de départ à cette analyse, parce qu'elle est la seule activité sociale importante qui soit à la fois cumulative et orientée, même si ses effets ultimes sur le bonheur de l'homme demeurent ambigus. (Fukuyama, 1992:14) De plus, le développement des sciences physiques modernes aurait eu un effet uniforme sur toutes les sociétés qui l'ont connu, d'abord avec l'accumulation infinie des richesses et la satisfaction d'un éventail de désirs toujours plus large, permise par la technologie. Comme l'économie des pays se modernisait, il aurait eu une tendance à la ressemblance et à l'homogénéisation dans une culture de consommation universelle. (Fukuyama, 1992:15)

Mais si la physique moderne peut être considérée comme un régulateur possible des changements dans la direction de l'histoire, elle ne saurait, selon l'auteur, être regardée comme la cause de ce changement. En fait, la logique interne de la science peut expliquer pourquoi elle se développe, mais la science elle-même ne nous dit pas pourquoi les hommes la recherchent. En

tant que phénomène social, la science ne se développe pas parce que les hommes sont curieux de l'univers, mais parce que la science leur permet de satisfaire leurs désirs de sécurité et d'acquisition illimitée de biens matériels. (Fukuyama;1992,107)

De plus, si le mécanisme historique que représente la physique moderne suffit pour expliquer l'uniformisation des sociétés contemporaines, il ne peut rendre compte du phénomène de la démocratie. (Fukuyama,1992:15) En effet, malgré le fait que les pays les plus développés de la planète soient les démocraties les mieux réussies, il n'y a aucune raison économique pour que l'avancement industrielle produise la liberté politique.

La logique de la physique moderne, cette première force que considère Fukuyama pour établir le fondement de l'orientation de l'histoire, n'est donc que partiellement réalisée. Selon Fukuyama, les interprétations économiques de l'histoire sont incomplètes et insatisfaisantes puisque l'homme n'est pas simplement un «animal économique». L'homme n'aura été jusqu'ici que partiellement étudié et considéré. Il nous faut maintenant revoir «l'homme en tant qu'Homme» et la totalité de ses besoins.

Fukuyama revient à Hegel-Kojève pour considérer l'homme total et l'explication non matérialiste qu'il propose de l'histoire, fondée sur la lutte pour la reconnaissance. (Fukuyama,1992:16) Ce désir de reconnaissance peut ressembler à un concept peu familier, mais il est en réalité «aussi ancien que la tradition de la philosophie politique occidentale et constitue une partie intégrante de la personnalité humaine.»(Fukuyama, 1992:17) Platon

aurait été le premier à le décrire dans *La République* en définissant trois composantes de l'être humain: une partie désirante, une partie raisonnante et une partie qu'il appelait *thymos*. (Platon, *République*, livre IV)

Contrairement aux tendances des sociétés contemporaines où une bonne part du comportement humain peut s'expliquer par la combinaison des deux premiers éléments, le désir et la raison, selon Fukuyama, Hegel-Kojève voulaient montrer que l'homme tenait aussi à la reconnaissance de sa propre dignité. Cette propension à l'estime de soi naît de cette dernière partie de l'être, du *thymos*. Ainsi, chez l'homme, cela ressemble à une sorte de sens inné de la justice où le désir de reconnaissance et les émotions qui l'accompagnent font partie intégrante de la vie humaine. Selon Hegel-Kojève, ce sont là les moteurs du processus historique tout entier. (Fukuyama, 1992:17)

En fait, Fukuyama nous explique que selon Hegel, la Révolution française était l'événement représentant la société libérale où un accord égal et réciproque entre citoyens servait de reconnaissance mutuelle. Ainsi, le libéralisme hégélien pouvait être vu comme la poursuite de la reconnaissance rationnelle, où la dignité de chaque personne était reconnue par tous. «La vie dans une démocratie libérale est potentiellement le chemin ouvert de l'abondance matérielle, mais cela nous montre aussi le chemin vers l'objectif entièrement non matériel de la reconnaissance de notre liberté.» (Fukuyama, 1992:234) Ce nouvel État se disait donc universel, accordant la reconnaissance à tous ses citoyens, et étant homogène.

Pour Fukuyama, l'étude de cet État universel devait faire l'objet d'une analyse sérieuse. Si Kojève et Hegel avaient eu raison, nous serions alors entièrement satisfait. Ce désir d'être reconnu reste une forme d'affirmation de soi-même, une projection de sa propre valeur sur le monde extérieur. Fukuyama se questionne alors à savoir s'ils visaient juste.

Afin de penser la situation actuelle de la question de la reconnaissance, il est donc nécessaire, selon Fukuyama, de revoir le processus historique. Celui-ci ne saurait être réellement complet sans rendre compte des deux piliers, économie et reconnaissance, exactement comme une description de la personne humaine n'est pas complète si elle ne rend pas compte à la fois du désir, de la raison et du *thymos*. (Fukuyama,1992:239)

Mais Fukuyama tient à revoir aussi le phénomène de la démocratie. Avec une analyse purement économique de la société moderne, et en se basant uniquement sur la raison instrumentale, nous ne pouvons en fait, rendre compte de l'aspiration à cette démocratie. En considérant le désir de reconnaissance par contre, nous sommes capable d'expliquer la relation entre libéralisme économique et libéralisme politique où le choix de la démocratie est un choix autonome, entrepris pour l'amour de la reconnaissance, et non pour celui du désir. (Fukuyama,1992:239)

Le malaise que ressent Fukuyama est donc par rapport à la capacité de la démocratie libérale de satisfaire ce besoin de reconnaissance. Avec les deux révolutions démocratiques (la Révolution Française et l'Indépendance américaine), et

l'établissement des principes de souveraineté populaire et du règne de la loi, Alexandre Kojève croyait que l'homme moderne avait finalement trouvé la reconnaissance et était totalement satisfait. Avons-nous réellement établis ce que l'homme a recherché durant le cours de l'histoire: la reconnaissance? Selon Fukuyama, l'avenir de la démocratie libérale dépend avant tout de la réponse à cette question.

Selon Fukuyama, les critiques constantes de la «gauche» insistent pour dire qu'au sein de la démocratie libérale, la reconnaissance universelle est nécessairement incomplète à cause des inégalités économiques et sociales créées par le capitalisme. A cet égard, le niveau absolu de prospérité d'une nation n'aura fourni aucune solution. (Fukuyama,1992:23)

Les critiques de la «droite» au contraire estiment que le citoyen typique d'une démocratie libérale deviendrait un «dernier homme», qui aurait renoncé à l'orgueilleuse croyance en sa propre valeur supérieure en échange d'une confortable préservation de soi. Plus à droite qu'à gauche, Fukuyama voit dans ce «dernier homme» des hommes faits de désir et de raison, dénués de tout courage, ne faisant preuve d'aucun désir ou besoin de reconnaissance. (Fukuyama,1992:23) L'inquiétude de Fukuyama se définit donc peu à peu. Si le malaise que ressent l'auteur se justifie, une nouvelle façon de voir les choses apparaît. «Cela suggère une manière toute différente de lire le processus historique, non comme l'histoire du développement de la science physique moderne, mais plutôt comme

l'apparition, la croissance et finalement le déclin du désir de reconnaissance.» (Fukuyama, 1992:222)

La question du *thymos* et de la reconnaissance devient donc centrale dans l'ouvrage de Fukuyama. Sa tentative de construire une histoire universelle lui a permis d'analyser deux processus historiques parallèles, l'un guidé par la physique moderne et la logique du désir, l'autre par la lutte pour la reconnaissance. Les deux ont fini par se rejoindre sans inconvénient au même aboutissement, la démocratie libérale moderne. Kojève avait-il raison de dire que l'homme moderne est totalement satisfait, ou n'est-il pas possible que cette société humaine ne puisse être totalement et fondamentalement satisfaisante pour «l'homme en tant qu'Homme»?

Les manifestations d'une négligence face à notre désir de reconnaissance, partie intégrante de l'homme, au sein de nos démocraties libérales, seraient pour Fukuyama, signes de faiblesse et de malaise face à la modernité. Les conclusions de Fukuyama deviennent donc plus claires. Cette reconnaissance qui se manifeste chez l'Homme depuis le début de l'histoire est une partie intégrante de l'être humain. Certes, certaines périodes de l'histoire auront su laisser davantage s'exprimer ce *thymos*. Selon l'auteur, jamais la tendance à subordonner ce désir de reconnaissance au désir et à la raison aurait été plus forte.

Serait-on dans une situation inquiétante ou les manifestations de cette reconnaissance auront simplement changé? Fukuyama revoit nos sociétés actuelles et tente de répondre à ces questions.

III.4 CONCLUSION

Après avoir fait un survol des malaises de la modernité selon Bloom, Taylor et Fukuyama, certains rapprochements sont à proposer. Voyons les liens possibles.

Pour les trois auteurs, une crainte se manifeste par rapport au libéralisme moderne qui semble attribuer une grande importance à de nouvelles valeurs: l'individualisme, la poursuite de la science moderne, la recherche de la satisfaction de tous nos désirs. «...tous ces artifices qui servent à conserver un être qui ne sait plus ce qu'il est, qui est si absorbé par son existence qu'il en oublie sa raison d'exister...» (Bloom;1987,191)

Il semblerait donc que le libéralisme moderne nous ait tracé un chemin incertain, où l'individu et sa nouvelle conception de lui-même seraient la source d'un profond malaise.

D'après Bloom nous aurions rapidement et aveuglément choisi le chemin du libéralisme. En étudiant les débuts de la pensée libérale, Bloom voit une tendance qui se développe vers une liberté sans discrimination et vers l'appétit de liberté qui mène à la pensée démocratique moderne. Pour lui, le relativisme culturel qui s'en suit détruit à la fois l'identité du sujet et le bien en général. (Bloom,1987:39)

D'après Taylor, on a aussi souvent prétendu qu'en se coupant de ces vastes horizons sociaux et cosmiques, l'individu avait perdu quelque chose d'essentiel. En fait, nous avons lié cette disparition des idéaux à un rétrécissement de la vie. (Taylor,1992:14)

Cette course vers la liberté que définissent Bloom et Taylor rejoint l'idée de Fukuyama et son analyse des répercussions des sciences physiques modernes. Pour Fukuyama, celles-ci permettaient entre autres l'accumulation infinie de richesses et un éventail de désirs toujours plus large. Par contre, non seulement les effets de ces sciences sur le bonheur de l'homme demeuraient ambigus, mais les interprétations économiques de l'Histoire étaient incomplètes. (Fukuyama;1992,16) Peut-on ainsi faire le lien entre cette coupure des anciens horizons moraux et une perte du sens de l'idéal?

Un rapprochement plus spécifique est aussi à faire par rapport au sujet moderne. Pour Bloom, les étudiants voient la relativité de la vérité non plus comme une intuition théorique mais comme un postulat moral. Le fondement de la société libre n'est alors plus basé sur les droits naturels mais sur cette idée de relativité qui mène à l'ouverture d'esprit et qui est d'après Bloom, la grande idée de notre époque. (Bloom;1987,24)

Taylor partage aussi l'opinion selon laquelle le relativisme est très répandu aujourd'hui. Il est exact que la culture de l'épanouissement personnel amène les gens à perdre de vue les préoccupations qui les transcendent, et cette culture a pris des formes égocentriques. (Taylor,1992:27)

Fukuyama voit ce concept d'ouverture d'esprit dans la reconnaissance universelle et dans l'attribution de chaque être humain d'une dignité. Il tentera de revoir l'authenticité de ce concept d'ouverture. Fukuyama craint la venue du citoyen typique d'une démocratie libérale, le «dernier homme» qu'a décrit Nietzsche et qui, formé à l'école des fondateurs du libéralisme moderne, renonce à l'orgueilleuse croyance en sa propre valeur supérieure en échange d'une confortable préservation de soi. Satisfait de son bonheur, le «dernier homme» cesserait enfin d'être humain. (Fukuyama;1992,23) Pour cette raison, Fukuyama tient à analyser ce nouveau relativisme et de déterminer si une vraie reconnaissance est encore possible.

Pour Fukuyama, Bloom et Taylor, la source de malaise principale est donc lié à l'individu et à sa nouvelle conception de lui-même, que cet individu soit représenté par: l'étudiant adoptant l'ouverture à l'indifférence (Bloom); le sujet recherchant seulement les relations instrumentales (Taylor); ou le dernier homme (Fukuyama).

Il semblerait que malgré les bienfaits du libéralisme, les auteurs tiennent à lancer un appel au sujet moderne. Certes, l'inquiétude face à la modernité est manifeste dans tous ces livres, où la société idéal que devait surgir des principes modernes est ici remise en question.

Comme nous l'avons avancé en introduction, nous pouvons reconnaître chez les auteurs, trois situations de désespoir dans

leur analyse des sociétés actuelles. Après avoir revu les malaises de la modernité, l'objectif sera de faire une proposition face à ces problèmes, avancer une solution. Nous l'avons vu, mon hypothèse se logera dans ses propositions. Mais avant même d'avancer les solutions des auteurs, il semble nécessaire de reprendre le sujet moderne de façon particulière.

Dans le deuxième chapitre, nous verrons spécifiquement les façons de décrire le sujet, selon Bloom, Taylor et Fukuyama. De plus, réussirons-nous peut-être à démontrer que le travail de Fukuyama touche davantage un point d'intérêt avec une solution plus réaliste et moins volontariste en vue de sortir nos sociétés actuelles du malaise. Comme nous l'avons vu déjà, je cherche à démontrer que Fukuyama propose ici un discours plus «adapté» aux besoins du sujet moderne.

IV. LE SUJET MODERNE.

Après avoir présenté, au chapitre premier, les malaises de la modernité selon Bloom, Taylor et Fukuyama, nous reconnaissons le cri d'alarme que ces derniers nous lancent. Bref, l'image qu'on nous confère de la société et du sujet moderne montre bien l'importance de la remise en question que visent les auteurs. Cela dit, s'il semble inévitable que tout système politique étudié au cours de l'histoire aura à faire face à certaines critiques, ici par contre, la question semble plus fondamentale. Il semble ressortir des discours de Bloom, Taylor et Fukuyama que malgré le principe de reconnaissance universelle et celui de la liberté individuelle, le sujet moderne aurait subordonné à son besoin du désir, les anciennes valeurs de l'amour, la famille, la religion, la recherche de la vérité et le désir de reconnaissance.

Le citoyen est pourtant dorénavant doté d'un pouvoir important, d'une liberté d'action et d'expression. Le sujet moderne aurait-il alors agit avec sagesse? Puisque la crainte selon Bloom, Taylor et Fukuyama est de voir attribuer une telle importance à tous les artifices au point qu'il devienne un être absorbé par son existence, oubliant sa raison d'exister, il nous importe donc de reprendre l'analyse de ce sujet moderne et son environnement et de l'approfondir.

Pour Bloom, la poursuite de la satisfaction de désirs aura laissé l'homme à un stade incertain où il aura mis de côté des relations importantes pour ses fins personnelles. Revoir la jeune génération qui a épousé les valeurs du relativisme est au centre de

l'analyse de Bloom. Pour Taylor, la société industrielle de consommation aura fait dévier l'attention de l'homme moderne vers les objectifs du désir. Revoir d'abord l'analyse que prête Bloom à la société libérale et aussi proposer une solution de rechange est l'objectif de Taylor. Trouver une lueur de bien derrière cet individualisme poussé est son but. Taylor tient à revoir l'idéal de l'épanouissement qui circule dans les sociétés modernes. Pour sa part, Fukuyama reprend l'idée de la poursuite de la satisfaction personnelle dans le contexte des sociétés libérales où le désir de reconnaissance prend une forme nouvelle et subtile. Peut-être verrons-nous une nouvelle représentation du désir de reconnaissance et non sa disparition.

Pendant que Bloom se concentrera sur les comportements récents du sujet moderne afin de trouver des moyens de le ramener sur une bonne piste, Taylor tiendra à revoir l'idéal de l'épanouissement personnel. Il souligne l'importance de la question de la reconnaissance dans le développement du sujet. Tenter de mettre en évidence cet aspect crucial des liens sociaux sera sa façon de présenter le sujet moderne. Fukuyama tentera aussi de trouver une idée du bien au sein des sociétés modernes. Retrouver ce désir de reconnaissance sera son but. Certes, il est nécessaire de voir ce sujet moderne et la société dans laquelle il évolue. Faisons le tour de la question.

IV.I BLOOM

Au sein du libéralisme moderne, Bloom constate l'existence de nouveaux comportements individuels. Il analyse le sujet moderne tel qu'il se manifeste dans le comportement de la jeune génération et dans les valeurs qu'elle prône. Bloom se concentre sur cette nouvelle génération qui, d'après lui, grandit et évolue dans le contexte d'une société libre et dans les universités acceptant son projet libéral.

L'auteur juge que dans les sociétés politiques modernes actuelles, la liberté générale semble avoir priorité sur les communautés, la famille, la nature, bref les droits primeraient sur les devoirs. Mais plus important encore, ce libéralisme qui règne provoque un changement dans la mentalité de chacun. Cette nouvelle idéologie qui remet à l'individu les pouvoirs qui étaient alors réservés à la nature, au divin, prône une nouvelle indépendance individuelle qui permet, selon Bloom, l'éloignement d'anciennes valeurs.

Selon l'auteur, on aperçoit facilement la différence entre l'ancienne et la nouvelle éducation. Autrefois, c'est en reconnaissant les droits naturels de l'homme que l'on réussissait à s'entendre. Les hommes trouvaient dans les droits naturels, un fondement à leur unité. «Auparavant, on estimait que l'homme était un être double, dont une part se préoccupait du bien commun tandis que l'autre ne se souciait que de ses intérêts privés.» (Bloom, 1987:189) Selon l'ancienne conception, c'est en acceptant

les droits naturels de l'homme que ceux-ci trouvaient un fondement à leur unité.

Par contre, cette nouvelle doctrine dite «d'ouverture» rejette tout cela. Les jeunes gens d'aujourd'hui ont une préoccupation principale différente. N'ayant aucune prétention morale, il existe une certaine rhétorique de l'accomplissement de soi qui prime et qui constitue chez les jeunes, la préoccupation première. (Bloom,1987:92)

Le sujet moderne, selon Bloom, développe une croyance en la relativité. Puisque certains étudiants sont religieux, d'autres athées; certains sont de gauche, d'autres de droite; certains aspirent à la profession d'homme d'affaire, d'autres à celle de femmes de science, l'on voit difficilement les points communs entre eux. Pourtant, selon les jeunes, la relativité de la vérité est la condition d'une société libre qui les uni. (Bloom,1987;23) Cette idée semble en fait servir de substitut moderne aux droits naturels qui constituaient le fondement traditionnel de la société. (Bloom,1987;24) Dans cette condition fondamentale, ils sont donc tous les mêmes. Classe, religion, race, les origines disparaissent devant cette pensée.

En regardant les débuts de la pensée libérale, on voit apparaître une tendance qui se développe vers une liberté sans discrimination et vers l'appétit de liberté qui mène à la pensée démocratique moderne. (Bloom,1987:189) Cette idéologie ne prête aucune attention aux droits naturels ni aux origines historiques, elle est ouverte à toutes les espèces d'hommes, à toutes les

idéologies. Et cette reconnaissance universelle des différences, de la variété des opinions et des cultures qui existent, reflète l'objectif démocratique libérale où la reconnaissance universelle est un principe de base.

En fait, tout système d'éducation comporte une fin morale qu'il essaie d'atteindre et qui inspire son programme. Il tend à produire un certain type d'être humain. «Les aristocraties ont besoins de gentilshommes, les oligarchies d'hommes qui respectent l'argent et qui le recherchent, et les démocraties d'amants de l'égalité.» (Bloom,1987;24) L'éducation démocratique veut et doit produire des hommes et femmes qui aient les goûts, les connaissances et la personnalité nécessaires au maintien d'un régime démocratique. Dans ce contexte, il n'existe donc pas d'absolus: seule la liberté est absolue. Toutes les convictions autres commencent à avoir le caractère atténué. (Bloom,1987:27)

L'évolution au terme de laquelle l'idéal démocratique est passé de la notion de droit à celle d'ouverture mérite donc notre attention. Cette nouvelle philosophie impliquait une vision optimiste du progrès où la décadence complète du principe démocratique était impossible, et où la vérité triompherait toujours sur le terrain des idées. (Bloom,1987:27)

Selon Bloom, «c'est cette évolution du libéralisme qui nous a disposé à céder au relativisme culturel et à distinguer entre les faits et les valeurs, distinction qui à son tour semble avoir porté plus loin encore le relativisme en lui donnant un fondement

philosophique.» (Bloom,1987:28) En fait, toujours selon l'auteur, le principe de l'ouverture allait prendre une forme d'anti-ethnocentrisme, mettant l'accent sur l'acceptation de d'autres «façons de faire». Ce mouvement cherchait à opérer une distinction entre le bien absolu et celui de l'individu, la distinction entre la nature et la convention, associant le bien absolu à l'accomplissement de la totalité du potentiel humain. (Bloom,1987:38) Par contre, si l'ouverture était naguère la vertu qui permettait de rechercher le bien en se servant de la raison: voici selon Bloom qu'elle équivaut maintenant à l'acceptation de tout et la négation du pouvoir de la raison. (Bloom,1987:38)

Il faudra donc aller chercher la cause à tous ces événements qui ont bouleversé la société civile dans les idées relatives à la situation de l'homme, soit les idéaux de liberté, d'égalité, du droit à la vie, à la liberté et à la prospérité.

Or selon Bloom, la liberté ne peut pas simplement signifier le fait d'agir sans contrainte, d'être limité seulement par les exigences minimales de l'existence sociale. (Bloom,1987:182) Un tel comportement contribuerait à l'isolement des individus à l'intérieur de cet avenir indéterminé, où les hommes sont sans relation. Selon Bloom, il n'existerait aucune nécessité, aucune morale, aucune pression sociale, aucun sacrifice à faire qui militent en faveur ou à l'encontre de cette orientation, et il existe que des désirs qui s'orientent vers chacune d'entre elles. (Bloom,1987:96) Une telle description ressemble à celle du «dernier

homme» à laquelle Fukuyama fait référence au premier chapitre de son livre. L'homme aurait renoncé à toute responsabilité afin de consacrer ses efforts à la satisfaction de ses désirs. Platon l'avait décrit: «La jeunesse démocratique vit au jour le jour, satisfaisant le désir qui la prend, tantôt buvant et écoutant jouer la flûte,...puis s'exerçant à la gymnastique: et parfois passant son temps comme si elle s'occupait de philosophie...Il n'y a ni ordre ni nécessité dans sa vie, mais la qualifiant de douce, de libre et de bénie, il la poursuit ainsi tout au long.» (La République,561 c-d, Bloom, 1987:97)

Bloom tient à comparer les générations récentes qui se vantent d'être plus éduquées et porteuses de connaissances techniques, et les foyers qu'occupaient les gens d'il y a quelques générations qui étaient apparemment plus riches spirituellement et pleines de valeurs fondées. Après tout, il est vrai qu'une éducation spécialisée dans les champs techniques actuels n'exige aucune formation morale, politique ou religieuse. Au contraire, l'enseignement étroit reçu et les préjugés qui y sont associés, peuvent avoir comme effet de couper complètement le sujet de la culture générale. (Bloom,1987:61) Ainsi, cela amène Bloom à conclure que l'éducation morale que la famille est censée livrer aujourd'hui est dépourvue d'existence si elle ne peut présenter à l'imagination des jeunes la vision d'un cosmos moral. (Bloom,1987:64)

L'éducation de jadis transmettait une vision de l'univers et y engageait le cœur et l'esprit. Selon Bloom, «la nouvelle

éducation morale n'a rien du génie qui fait de l'instinct moral ou de la seconde nature le préalable non seulement du caractère, mais aussi de la pensée.» (Bloom,1987:64)

Les étudiants n'auraient alors pas la moindre notion de l'accomplissement que représente le fait de se libérer des idées reçues et de trouver en soi-même les ressources nécessaires à sa propre conduite. «Dépourvu de toute orientation littéraire, le sujet moderne n'a plus la moindre image d'une âme parfaite et, de ce fait, la sienne ne l'est pas.» (Bloom,1987:72)

Les jeunes vivent au milieu de feux d'artifices cosmiques incessants et ensorcelants. (Bloom,1987:75) Selon Bloom, l'avènement de distractions comme la radio, puis de la télévision, ont mis à mal l'intimité qui permettait le développement d'une vie plus élevée au sein des familles de la démocratie moderne. Et l'inquiétude de Bloom est par rapport à ces étudiants et à leur capacité de prendre du recul face à ce à quoi ils adhèrent. Venir à douter de la valeur de ce qu'ils aiment, les porterait vers la conversion philosophique. (Bloom,1987:77) Manifestement, pour Bloom, il faudrait inviter les étudiants à la recherche de la connaissance. Or, l'ouverture vers l'indifférence étouffe ce désir. De façon ironique donc, l'ouverture authentique consisterait à fermer les oreilles à toutes les séductions qui rendent plus faciles l'existence présente. (Bloom,1987:42)

On assiste donc avec Bloom, face à l'orientation présente de nos sociétés, soit à une acceptation malaisée du présent par les

gens, soit à une tentative de revenir d'une manière ou d'une autre au passé, soit encore à la recherche d'une synthèse créatrice des deux contraintes, nature et société. Voilà selon Bloom la situation actuelle du sujet moderne.

IV.2 TAYLOR

Taylor explore aussi l'identité du sujet moderne, notamment les motifs qui pousseraient les citoyens vers l'épanouissement de soi, c'est-à-dire l'égoïsme, l'individualisme. Des comportements égoïstes, dans le contexte du libéralisme peuvent après tout sembler justifiables. Mais Taylor voit dans cette situation, la poursuite d'un conflit moral qui découle de la plus grande facilité avec laquelle les individus discréditent aujourd'hui les contraintes extérieures.

Il est clair, selon Taylor, que l'idée de l'épanouissement individuel est un phénomène récent. Selon lui, nos ancêtres avaient plus de respect pour l'ordre établi et ils n'auraient jamais accordé la priorité à l'épanouissement de soi. Selon Taylor, l'identité moderne constitue plutôt une façon «...de concevoir les êtres humains, leur nature et la liberté qui sont apparues au XVII^e siècle et qui ont donné le jour à notre société capitaliste puis industrielle.» (Taylor, 1992:80)

En s'attardant à l'individualisme et à la forme qu'il prend aujourd'hui, Taylor se réfère aussi aux idées de Bloom dans son livre *L'Âme désarmée*. Nous l'avons vu, Bloom s'en prend aux

attitudes relativistes des jeunes universitaires d'aujourd'hui, représentant non pas seulement leurs conceptions des limites de la raison mais une position morale. Ce relativisme s'articule à une forme d'individualisme qui reflète ce que Taylor nomme l'idéologie de l'épanouissement de soi. D'ailleurs, Taylor s'entend avec Bloom au sujet de la culture contemporaine. Il est vrai selon Taylor, que la culture de l'épanouissement personnel amène les gens à perdre de vue les préoccupations qui les transcendent. «Et il semble évident qu'elle a pris des formes futiles et égocentriques.» (Taylor, 1992:27)

Mais Taylor tient à reconnaître l'idéal moral qui agit à travers cette culture. (Taylor, 1992:28) En fait, selon Taylor, cet idéal moral qui se profile derrière la recherche de l'épanouissement de soi ne doit être sous-estimé. Selon Taylor, la critique de Bloom néglige d'ailleurs la force morale de l'idéal de l'épanouissement de soi, dans le ton méprisant qu'il adopte à l'égard de la culture qu'il décrit. (Taylor, 1992:29) Selon Taylor, ce serait une grave erreur de croire que ce nouvel idéal de l'épanouissement permet de saisir le sens de la transformation de notre culture. (Taylor, 1992:29) Il est plutôt nécessaire de comprendre la force morale derrière cette idée d'accomplissement puisqu'il nous faut expliquer ce qui lui est propre.

Afin d'approfondir son analyse, Taylor s'interroge sur les liens fondés des idées d'auteurs comme Daniel Bell, Christopher Lasch, Gilles Lipovetsky sur la culture contemporaine. Ils font aussi l'erreur de négliger la force morale de l'idéal de

l'authenticité, de la confondre avec un désir immoral de faire ce qui nous plaît sans interférence bien que Taylor soit également critique du relativisme sans consistance. (Taylor,1992:27)

Si l'on rattache l'égoïsme à la culture de l'authenticité comme, selon Taylor, le font Bloom, Bell et Lasch, on condamne cette culture de façon globale. Plutôt, Taylor considère que nous devrions améliorer ses manifestations en rendant plus sensible à ses adeptes ce que l'éthique à laquelle ils souscrivent signifie vraiment. Retracer les origines et définir ce que représente cet idéal moral de l'authenticité pour le sujet moderne sera le propos de Taylor. L'enjeu ne consistera donc pas à prendre position sur l'authenticité mais à définir son sens, faute de quoi, selon Taylor, on laisse un des grands idéaux de la culture moderne non formulé.

Puisque l'éthique de l'authenticité appartient à la société moderne, il faudrait la considérer comme un idéal moral. Le concept de l'authenticité a d'ailleurs été possible, selon Taylor, en raison d'un déplacement de l'accent moral d'une source extérieure à une source intérieure et personnelle. Les anciennes morales dictaient la nécessité d'un contact avec une source extérieure - Dieu ou l'Idée du bien. Désormais, la source essentielle de la moralité se trouvera en nous. (Taylor,1992:40) Reste à voir comment l'on peut, en fait, rattacher les notions de liberté, de nature et d'efficacité à cette nouvelle identité. Selon Taylor, nous voyons apparaître au XVIIe siècle une nouvelle façon de concevoir les

humains découvrant en eux leurs buts et leur liberté; «La nature s'est donc intériorisée à l'époque moderne.» (Taylor, 1992:81) Une telle conception de la liberté entraînera l'avènement de nouveaux rapports de l'homme aux besoins ordinaires de l'existence humaine. Dorénavant, la bonne conduite de la vie se caractérisera par le moyen de la satisfaction rationnelle des besoins, liés au désirs. Il n'y aura plus d'activités supérieures à ces besoins ordinaires qui, dans les préceptes de la société traditionnelle, étaient subordonnés au rôle plus noble qui conférait toute sa signification à l'existence. Maintenant, les existences consacrées uniquement à la satisfaction des besoins ne sont plus incomplètes. Au contraire, devant une morale qui rejettera la hiérarchie (distinctions entre les classes, selon leurs buts et leurs activités), on ouvre non seulement la porte à la raison instrumentale, mais à la morale bourgeoise, à la notion de la famille nucléaire autonome, et à l'idée du besoin d'intimité d'une société de consommation. Une troisième grande notion que Taylor appelle l'efficacité, poussera aussi l'individu à se maîtriser lui-même ainsi que la nature afin de mieux parvenir à ses fins.

La culture contemporaine de l'authenticité encourage donc une compréhension personnelle de l'épanouissement de soi bien qu'elle ne semble accorder qu'une signification instrumentale aux communautés et aux diverses associations dans lesquelles agissent les individus. Au niveau social, on peut voir la contradiction avec les principes de la communauté où la poursuite des intérêts

individuels subordonnent les questions de la communauté. Au niveau plus intime même, les relations sont aussi subordonnées au principe de l'épanouissement de soi.

Bloom aussi faisait mention de la perte de qualité des relations entre les jeunes universitaires. Tant au niveau social que personnel, ces relations seraient devenues superficielles et subordonnées à l'épanouissement de soi. L'authenticité reposerait donc, selon Taylor, sur le moi et repousserait toute relation vraie avec les autres. (Taylor, 1992:61)

Malgré l'allure nouvelle et superficielle des relations entre individus dans les sociétés contemporaines, Taylor considère que la culture de l'authenticité accorde cependant une importance cruciale aux relations privées. Les relations, selon Taylor, sont vues comme des lieux privilégiés de l'exploration et de la découverte de soi. Ainsi, les contextes de la famille, du travail et de l'amour, conservent leur importance, malgré la priorité accordée au moi par les individus.

De plus, Taylor souligne que notre identité nécessite certaines relations et qu'elle exige la reconnaissance des autres. (Taylor, 1992:61) Puisque notre identité est modelée par le dialogue avec les autres, ces relations sont donc importantes au développement de l'idéal de l'épanouissement de soi. Puisque l'identité ne peut se définir sans dialogue, le développement de cet idéal confère une importance capitale à la reconnaissance d'autrui. (Taylor, 1992:64)

Taylor ne prétend pas que cette démarche associée au dialogue soit apparue à l'époque moderne. Celle-ci aurait toujours existé. La nouveauté du propos réside plutôt dans le fait que le besoin de reconnaissance autrefois ne constituait pas un problème. L'individu s'appuyait sur l'identité sociale dérivée de catégories sociales prises pour acquises. L'identité personnelle par contre, qui émane de l'intérieur ne dispose pas de cette reconnaissance à priori. La nouveauté, selon Taylor, n'est pas que le besoin de reconnaissance mais bien la possibilité qu'il puisse ne pas être satisfait. (Taylor, 1992:65)

A la lumière de cette évolution de l'idée de reconnaissance, nous pouvons mieux comprendre pourquoi la culture de l'épanouissement personnel privilégie désormais deux modes de vie: le domaine social et le domaine privé où la reconnaissance sera possible. La mise en revue de l'égalité correspondra à une politique de reconnaissance sur le plan social alors que reconnaître l'identité originale de chacun, où notre identité peut être formé par le contact avec les autres *qui comptent*, fournit une reconnaissance au niveau personnel. (Taylor, 1992:67)

Par contre, au niveau social, Taylor voit qu'une reconnaissance des différences entre individus est une question sensible. En fait, selon Taylor, ce qu'implique la reconnaissance des différences nous amène bien au-delà d'un simple processus juridique. Au niveau personnel, si les rapports contribuent à former notre être, ils ne peuvent être ni provisoires, ni purement instrumentaux. (Taylor, 1992:71) Selon Taylor, un mode de vie centré

sur le moi, qui implique une relation purement instrumentale avec nos proches, ne peut se justifier par rapport à l'idéal de l'épanouissement de soi. Comme nous le soulignons chez Bloom, dans la première section de ce chapitre, il semblerait que se contenter de relations purement instrumentales ne serait pas un chemin sagement emprunté par l'homme moderne. Selon Taylor, se serait se condamner soi-même à l'échec. (Taylor,1992:72)

L'explication du comportement du sujet moderne résiderait donc, selon Taylor, en partie dans le domaine social, avec le raffermissement de l'individualisme et son enracinement de plus en plus puissant dans les domaines du quotidien, de la politique et du monde du travail.

Dans un monde où les gens se concentrent sur leur propre vécu, la liberté auto-déterminée prend du terrain et agit comme solution immédiate à la culture de l'authenticité mais participe aussi malheureusement à faire de l'homme le centre du monde. Selon Taylor, «Cela crée un cercle vicieux dans lequel la principale valeur qui nous reste réside dans le seul fait de choisir.» (Taylor,1992:90) Tels sont les tensions et les faiblesses de la culture de l'authenticité qui, jointes aux pressions d'une société atomisée, la pousse au dérapage.

Généralement, l'autonomie, la réalisation de soi et l'efficacité sont les moyens par lesquels notre société répond aux exigences de l'identité moderne. Malheureusement, la société

industrielle de consommation semble avoir fait dévier notre attention vers les objectifs du désir, repoussant les valeurs. Dans un tel contexte où nous nous réalisons en tant qu'agents rationnels, l'accumulation de biens devient une des seules affirmations possibles de notre autonomie. Cela, d'après Taylor, nous permet de comprendre la vulnérabilité de ce mode de vie.

Le libéralisme aurait-il réussi à captiver l'attention de l'homme moderne et à ensorceler ses sens afin qu'il ne questionne jamais ou cette société le porte? Ces traits de la société industrielle analysés par Taylor semblent ternir notre image de modernes qui devraient déterminer eux-mêmes leurs objectifs. Il semblerait selon l'auteur, que nous ayons perdu le moyen de contrôler la modernité. La crise de notre société se représente donc dans les faits à l'image d'une sorte d'anomie, mais nous devons en même temps suivre les normes qui régissent cette vie sociale car elle nous aide à vivre. Là est la cause de notre présent malaise. «Notre société de consommation est victime de son propre succès!».» (Taylor,1992:94)

Certes, notre situation fait appel à une lutte complexe et multiforme qui touchera tous les aspects sociaux. Mais devant ce débat, il faut comprendre toutes les facettes de cette société et accepter que celle-ci a sa grandeur et sa misère. Seul un point de vue qui embrasse l'une et l'autre pourrait nous donner cette vision juste de notre époque dont nous avons besoin pour relever ses plus grands défis. (Taylor;1992,150)

Pour Taylor, l'idéal de l'authenticité est dégradé, mais il reste extrêmement valable. «Nous n'avons besoin ni d'une condamnation sans appel ni d'un éloge aveugle; ni non plus d'un équilibre savamment équilibré.» (Taylor,1992:38) Notre situation actuelle fait appel, selon Taylor, à un effort de ressourcement grâce auquel cet idéal pourrait nous aider à redresser nos conduites.

IV.3 FUKUYAMA

A l'instar de Bloom et de Taylor, Fukuyama s'interroge aussi sur le besoin de reconnaissance. En effet, cette reconnaissance d'autrui, nécessaire au développement de l'identité, jouera pour Fukuyama un rôle fondamental.

Selon Fukuyama, il est question de revoir la situation actuelle du sujet, et de définir si, à la suite des développements de la société moderne, il y trouve le sentiment de satisfaction fondamental que promettait le libéralisme. Comme Bloom et Taylor, Fukuyama veut poser la question de la reconnaissance en rapport avec celle du libéralisme. Nous verrons également que l'intention de Fukuyama n'est pas de simplement sonner l'alarme devant l'état actuel des sociétés modernes. Revoir le sujet moderne comme Bloom et Taylor n'est aussi qu'une partie de son travail.

Fukuyama s'appuie sur les idées de Hegel, en vue d'affirmer que l'homme moderne lutte pour la reconnaissance aussi bien que pour la satisfaction de désirs, qu'il obtiendra au sein de l'État

universel et homogène. Hegel nous offrait, selon Fukuyama, l'occasion de ré-interpréter la démocratie libérale et une explication plus précise de ce que les peuples revendiquaient lorsqu'ils parlaient de démocratie. (Fukuyama,1992:233) Contrairement au libéralisme de Hobbes et Locke, pour qui la poursuite de l'intérêt personnel était central, la société libérale était, pour Hegel, le produit d'un accord égal et réciproque entre citoyens pour se reconnaître mutuellement. Ainsi, le libéralisme hégélien insiste sur la poursuite de la reconnaissance rationnelle et sur la dignité de chaque personne et son besoin d'être reconnue de tous.

Par contre, selon Fukuyama, ce désir de reconnaissance naissant au coeur du *thymos* constituait aussi un phénomène profondément paradoxal: il sert de siège psychologique à la justice et à l'oubli de soi, tout en étant étroitement lié à l'égoïsme humain. Un côté sombre de ce désir d'être reconnu fait alors surface. Plusieurs philosophes voyaient dans le *thymos*, l'origine fondamentale du mal où l'on croyait à une utilisation variée des hommes en vue de réaliser le désir de reconnaissance. On avait aucune raison de penser que l'homme s'évaluerait comme l'égal des autres, comportement appelé l'*isothymia* par Fukuyama. (Fukuyama,1992:214) «Il chercherait à être reconnu comme supérieur aux autres, relevant de la *mégalthymia*.» (Fukuyama,1992:215)

Hobbes et Locke, fondateurs du libéralisme moderne, considéraient la *mégalthymia* comme la principale cause de plusieurs conflits, et cherchaient à éradiquer le *thymos* de la vie

politique et à le remplacer par une combinaison de désir et de raison. (Fukuyama,1992:218) En fait, selon Fukuyama, «Le bourgeois a été une création entièrement délibérée des débuts de la pensée moderne, où on espérait surmonter complètement la *mégalthymia*, en opposant les intérêts de la partie désirante de la nature humaine aux passions de la partie thymotique.» (Fukuyama,1992;218) Le processus de modernisation décrit par les sciences sociales contemporaines peut donc être entendu comme la victoire graduelle de la partie désirante de l'âme, guidée par la raison, sur sa composante thymotique. (Fukuyama,1992:219) Et dans toutes les sociétés, le marché de Hobbes a été proposé à l'ancienne classe aristocratique, où la fierté thymotique se convertit à la perspective d'une vie pacifique d'acquisition matérielle illimitée. (Fukuyama,1992:219)

Puisque la *mégalthymia* et l'*isothymia* demeuraient des problèmes pour les pères fondateurs de la société moderne, l'objectif était de les orienter vers des issues sans danger, voire productives. Le processus politique démocratique devint alors non seulement un moyen de prendre des décisions, mais un processus de développement, comme une étape de l'expression du *thymos* par lequel les hommes pouvaient rechercher la reconnaissance de leurs propres conceptions. (Fukuyama,1992:220) Il était après tout sage de prévoir que le désir de reconnaissance ne pouvait être simplement banni de la vie politique. Ce désir d'expression et de reconnaissance prendrait alors la forme de l'opinion politique ou religieuse, d'activités sportives etc.; ils pouvaient être

interprétés comme une finalité ou un motif de la vie politique. (Fukuyama,1992:220) Les conditions du succès du libéralisme se définissent ainsi. Nous pouvons cependant nous demander si l'homme peut se satisfaire de l'*isothymia* et du projet du libéralisme moderne. La tentative des politiques libérales de bannir le désir de reconnaissance ou de le laisser subsister, mais entravé et presque impuissant, a laissé une impression de malaise à de nombreux penseurs. (Fukuyama,1992:221)

Ces deux principes, la *mégalthymia* et l'*isothymia* constituent alors les deux manifestations du désir de reconnaissance qui permettent de comprendre la transition historique vers la modernité. (Fukuyama,1992:215) Il est clair que la *mégalthymia* est une passion extrêmement problématique, où la reconnaissance prend la forme de la domination. Cette domination était naturellement présente dès le départ, dans la description de l'affrontement des «premiers hommes» de Hegel. Mais cette *mégalthymia* des prétendants à la domination sur les autres par l'impérialisme était aussi un thème important au début des temps modernes, qui attribuait ce phénomène à la recherche de la gloire. (Fukuyama,1992:216)

Selon Fukuyama, Frédéric Nietzsche fait aussi partie de ceux qui croient la société issue du libéralisme comme était immensément problématique. (Fukuyama,1992:221) Le citoyen typique d'une démocratie libérale était cet individu qui renonçait à croire à la supériorité de sa valeur pour s'assurer de la préservation de soi. L'homme démocratique issue du libéralisme serait entièrement

composé de désir et de raison, habile à trouver de nouvelles ruses pour satisfaire une foule de petits désirs. Mais il serait dépourvu de toute *mégalothymia*, ne ressentant la moindre honte pour être capable de s'élever au-dessus de ses désirs.

Selon Fukuyama, Nietzsche s'intéressait uniquement aux manifestations du *thymos* qui amenaient les hommes à déclarer qu'ils étaient meilleurs que d'autres, à la *mégalothymia*. (Fukuyama, 1992:221) La conséquence terrible de la modernité résidait donc, selon lui, dans l'effort d'arracher à l'homme son pouvoir d'évaluation au nom de la sécurité physique et de l'accumulation matérielle. En fait, la fameuse doctrine de la «volonté de puissance» de Nietzsche peut être comprise comme l'effort pour réaffirmer la primauté du *thymos* contre le désir et la raison, et pour réparer le tort que le libéralisme moderne avait causé à la fierté humaine et à l'affirmation de soi. (Fukuyama, 1992:222) Le processus historique qui commença avec la bataille sanglante du maître finissait donc avec le bourgeois des démocraties libérales contemporaines, qui recherche le profit matériel de préférence à la gloire. (Fukuyama, 1992:223)

Suite à ces différentes lectures du développement de l'homme moderne et aux arguments de Nietzsche, l'on peut alors s'interroger sur l'avenir du sujet. Ce sujet que Hegel et Kojève disaient totalement satisfait avec la reconnaissance universelle et égalitaire que propose le libéralisme ne serait-il pas un peu moins qu'un être humain complet, sans vaillance ni aspiration? Serait-il

vrai que la nature humaine exige un certain niveau de lutte et de danger? Cette partie reste-t-elle insatisfaite devant le mot d'ordre «paix et prospérité» de la démocratie libérale contemporaine? Enfin, il reste à savoir si le thymos, re-dirigé vers des fins politiques, économiques, et autres sera satisfait de son rôle. La satisfaction de certains humains ne dépend-t-elle pas d'une reconnaissance intrinsèquement inégalitaire? L'avenir de la démocratie libérale reste pour l'instant, dans la balance. Selon Fukuyama, une révolte d'un désir de reconnaissance insatisfait pourrait donner lieu à un retour des «premiers hommes», engagés dans des luttes sanglantes. Est-ce la voie de sortie? Pour Fukuyama, il devient aussi important de définir des alternatives.

En fait, si Fukuyama suit Nietzsche dans son cheminement, c'est que ce dernier provoque chez l'auteur un malaise certain. Selon Nietzsche, si tout le monde est pleinement satisfait par le simple fait d'avoir des droits, sans aspirer à rien d'autre que la citoyenneté, le citoyen deviendra méprisable. D'un autre côté, si le thymos reste fondamentalement insatisfait, les sociétés démocratiques n'auront montré qu'une faiblesse critique. (Fukuyama, 1992:341)

Chez Fukuyama, les anciens esclaves qui, selon Nietzsche, se montraient prêts à risquer leur vie dans une bataille sanglante pour se libérer, étaient en fait les plus libres, les plus humains des êtres. «Mais quand ils auront réussi, ils créeront pour eux-mêmes une société démocratique stable, où il leur sera impossible

d'être tout aussi libre, tout aussi humains que dans leur lutte révolutionnaire.» (Fukuyama,1992:352) Voilà la situation dans laquelle nous nous trouverions donc aujourd'hui. Aurions-nous en fait perdu un aspect important de l'Humain, en raison de la situation de confort dans laquelle il se retrouve?

Ces victorieux ayant acquis le confort seront-ils satisfaits d'eux-mêmes? Ou bien se révélera-t-il que la satisfaction de l'homme, à l'opposé de son bonheur, ne naît pas du but en lui-même, mais de la lutte et du travail accomplis pour y parvenir? Le but de l'histoire ne pourrait être de fournir l'abondance matérielle et la sécurité physique au dernier homme. Le paradoxe semble être que nous soyons heureux à un niveau de notre existence, mais toujours insatisfaits de nous-mêmes à un autre. (Fukuyama,1992:352)

A son tour, Fukuyama revoit donc la société actuelle et l'individu moderne. En voulant diagnostiquer l'époque et la société où se trouve l'homme moderne, Fukuyama tient à reprendre certains contextes où la reconnaissance est possible, dont la culture, la religion, le travail et le nationalisme. Ceux-ci, qui sont moins rationnels que la reconnaissance universelle de l'État libéral, sont traditionnellement interprétés comme pouvant constituer des obstacles à l'établissement d'institutions démocratiques et d'une économie de marché libre. (Fukuyama,1992:249) Pourtant, ce que Fukuyama nous démontre est que cette démocratie repose souvent sur ces formes irrationnelles de reconnaissance. Pour que la démocratie fonctionne, les citoyens des états démocratiques doivent développer

une certaine fierté thymotique irrationnelle à l'égard de leur système politique et de leur mode de vie. «Une telle culture démocratique ou civique est vitale pour la santé et la stabilité à long terme des démocraties, car aucune société du monde réel ne peut survivre si elle est fondée uniquement sur le calcul rationnel et sur le désir.» (Fukuyama,1992:249)

Il existe donc un autre grand secteur de la vie contemporaine qui procure une satisfaction plus ordinaire au désir de reconnaissance. Ce secteur est, pour Fukuyama, la communauté, c'est-à-dire la vie associative, à un plan inférieur à celui de la nation. (Fukuyama,1992:362)

Dans les grands Etats-nations modernes, le gouvernement est lointain et impersonnel, et la participation au processus politique est limitée. Cela constituerait un fort contraste avec les petites républiques de l'Antiquité, qui exigeaient la participation active de presque tous les citoyens. (Fukuyama,1992:362) Dans les temps modernes, la citoyenneté s'exerce au mieux à travers les institutions intermédiaires, telles que les partis politiques, les corporations privées, les conseils d'établissements, les églises, etc. En fait, une association constitue une communauté où elle sert d'idéal pour un projet plus vaste, pour un accomplissement où les individus peuvent sacrifier leurs propres désirs. Ainsi, la vie d'une communauté implique un type de reconnaissance beaucoup plus personnel où l'on reconnaît une foule de qualités particulières. Et on peut s'identifier quotidiennement en tant que membre d'une

association quelconque: chacune de ces communautés reconnaît ses membres de manière personnelle.

Les formes irrationnelles de thymos et les relations avec autrui, n'étaient pour Taylor qu'un moyen de définir l'identité du sujet. Pour Fukuyama, ces relations pourraient correspondre à une représentation moderne des luttes sanglantes pour le pur prestige des premiers hommes. Ces formes de reconnaissances qui se représentent dans la religion, la famille, la communauté, seraient les façons de reconnaître les individus, chacun à leur façon, leur donnant le choix de trouver dans les groupes auxquels ils désirent adhérer, la reconnaissance nécessaire.

IV.4 CONCLUSION

Dans ce chapitre, nous avons donc repris l'analyse que chacun des auteurs prête au sujet moderne et à son environnement. Nous l'avons vu, tous considèrent le sujet comme central, et font l'analyse du libéralisme au sein des sociétés modernes, une idéologie qui semble donner lieu à un malaise, à une perte face aux anciennes idéologies. Bref, chez les auteurs, le sentiment de malaise qui revient en raison du projet libéral débouche aussi sur la question de la domination du désir et de la raison sur le thymos. Face à ce malaise par contre, les réactions diffèrent.

Bloom se concentre spécifiquement sur le relativisme dans les sociétés modernes. Pour ce dernier, l'essentiel de son projet est de dénoncer les méfaits de cette nouvelle tendance. En fait, Bloom

tient à souligner les nouvelles façons d'agir des récentes générations ainsi que les dangers du relativisme poussé et de l'individualisme qui en découle.

Taylor reconnaît aussi ce relativisme et souligne les dangers de l'individualisme dans les sociétés modernes. Son intention est par contre de faire ressortir davantage l'idée du bien correspondant à ces nouvelles valeurs, ne voulant pas condamner le chemin que les sociétés modernes ont emprunté. Taylor définit l'idéal de l'épanouissement de soi et reconnaît la nécessité de revoir cet idéal comme un idéal moral ayant un fondement solide. Il reconnaît en plus qu'un aspect important de l'individualisme poussé est la reconnaissance des autres, où les relations avec autrui aident à définir l'identité moderne. En conclusion il insiste sur le besoin de ressourcement des individus par rapport à ces relations superficielles et transitoires qui règnent et qui dominent. L'importance de plus de liens durables pour Taylor devient une question cruciale. La responsabilité est remis au sujet, où il devrait abandonner la poursuite extrême de ses désirs individuels pour le bien de la collectivité, reconnaissant l'importance d'un entourage sain.

Fukuyama se questionne plutôt sur la capacité des individus à satisfaire leur *thymos* au sein des sociétés modernes. Il reconnaît, en proposant cette alternative, que le comportement du sujet moderne diffère de celui des hommes des sociétés antérieures, ayant comme outil un individualisme poussé, et comme valeur, un relativisme bien ancré. Revoyant le projet libéral, il se

questionne sur l'avenir du désir de reconnaissance et sur sa satisfaction dans son nouveau rôle. En fait, il reste à savoir si le thymos re-dirigé vers des questions d'ordre politique, économiques, religieuses et autres, saura satisfaire tous les aspects fondamentaux de l'homme, par exemple le besoin de luttes de pur prestige.

Fukuyama se distingue où, malgré le fait qu'il reconnaîtrait tout ce que les autres auteurs avancent, les liens avec autrui sont plus que de simple relations nous apportant une définition de nous-mêmes. Malgré l'importance de l'identité individuelle, Fukuyama ne croit pas comme Taylor, que les relations entreprises ont un fondement purement égoïste. Fukuyama cherche à voir si ces liens qui se créent entre individus dans toutes sortes d'instances, à savoir, les formes irrationnelles de thymos, sont bel et bien une façon nouvelle de manifester notre désir de reconnaissance, et si cette manifestation serait en fait la représentation moderne du moteur de l'histoire.

Chez Fukuyama, la réponse n'est donc toujours pas définitive. Un sentiment d'espoir tend à être le message venant de l'auteur, l'espoir que le désir de reconnaissance saura être comblé. Si Fukuyama analyse si longuement les écrits du philosophe Frédéric Nietzsche, et s'il craint le «dernier homme» que décrit celui-ci, c'est qu'il reconnaît que le sujet moderne vit une transformation fondamentale. Sa façon de vivre semble avoir changé au point d'en craindre les répercussions sur le bien de l'humanité. Si Bloom reprend aussi Nietzsche, c'est qu'il reconnaît la possibilité que

le libéralisme ait causé certains méfaits, certains changements dans le comportement des gens qui causeraient la dégradation de l'humanité.

Bref, nous l'avons vu, malgré les différences que peuvent survenir de l'analyse des auteurs, ils ont plus d'un point en commun. De plus, les trois cherchent à diagnostiquer cette époque afin de proposer un remède aux malaises qui y circulent. Serait-ce en fait le point commun le plus important entre les auteurs. Par contre, leurs propositions de rechange prendront différents chemins. Nous l'avons vu, je tenterai de démontrer que les solutions apportées par Bloom et Taylor sont plus difficiles à concevoir que celle de Fukuyama. Bref, tous trois chercheront à proposer une certaine forme de communautarisme au sujet moderne et cette forme de communauté exigera l'abandon partiel des poursuites individuelles actuelles. Par contre, le chemin emprunté par Bloom et Taylor impliqueraient une entente et un effort de ressourcement général des citoyens au sein d'une société qui concentre son énergie sur la poursuite d'un individualisme poussé. Ces propositions me semblent difficile à envisager. Fukuyama par contre, emprunte un chemin plus adapté au sujet moderne, où il cherche au sein même des relations entre individus, une lueur d'espoir. Comme Taylor, Fukuyama tient à retrouver une idée du bien dans les sociétés actuelles. Par contre, nous le verrons, contrairement à Taylor qui remet au sujet la responsabilité de ce ressourcement, Fukuyama cherchera à développer les relations entre individus déjà

en place. Fukuyama se démarquerait-il alors, où le désir de reconnaissance tant recherché serait toujours existant dans les sociétés modernes, simplement subordonné aux nouvelles valeurs du libéralisme. Il réalise que la solution ne peut être de compromettre l'idéal de l'authenticité. En fait, transformer la représentation que se fait le sujet moderne de ses relations actuelles semblerait une base possible pour des changements pour le mieux. Fukuyama tente de déterminer que le chemin qu'a emprunté l'individu moderne est en fait qu'une nouvelle représentation de ce besoin de reconnaissance, aspect de l'homme que l'on croyait perdu.

Après avoir revue dans les deux premiers chapitres, l'analyse des malaises de la modernité et du sujet moderne, nous pouvons voir ce que propose les auteurs en vue de donner une nouvelle cohérence, un nouveau sens au sujet. C'est à ce moment que nous pourrons mieux apposer Bloom, Taylor et Fukuyama. Les auteurs présentent un diagnostic face aux malaises présentés. Ils ont des conclusions face à l'analyse de l'individu. Revoyons plus en détail, leurs suggestions.

V. UN COMMUNAUTARISME POSSIBLE.

Nous avons présenté dans les premiers chapitres de cette thèse, le regard que posent Bloom, Taylor et Fukuyama sur la société actuelle et le sujet moderne. Bloom, Taylor et Fukuyama ont exprimé et expliqué leur appréhension mais ils ont aussi ressenti le besoin de proposer des voies de rechange.

Comme je l'ai mentionné en introduction, la question reprise ici par Bloom, Taylor et Fukuyama fait l'objet d'un débat important. L'intérêt de leur discours est qu'ils ne sont pas destinés à une classe intellectuelle spécifique, mais au grand public. En fait, pour que l'on tente de rejoindre le sujet directement, il devait y avoir une certaine urgence dans leur message. Pour eux, l'avenir des sociétés est en jeu.

Mon propos sera alors de déterminer laquelle des propositions de rechange proposées par Bloom, Taylor et Fukuyama, nous convie à l'alternative la plus adaptée au sujet moderne. Peut-être serait-ce ici que Fukuyama saura se démarquer. En un premier temps, il devenait nécessaire de proposer une alternative au monde moderne qui saurait rectifier les malaises proposés. En un deuxième temps, il devenait crucial de capter l'attention du sujet moderne avec un discours qui lui était adapté. Dans ce troisième chapitre, nous allons revoir les propositions des auteurs et tenter de déterminer pourquoi Fukuyama remplit le mieux ces deux critères.

En fait, le premier de ces critères qui consiste à proposer une alternative est rempli par tous les auteurs, où chacun propose une solution aux malaises qu'il apporte. Et comme certains rapprochements entre les cultures ont été possibles au moment de la

présentation des malaises de la société moderne et lors de notre analyse du sujet, les propositions de rechange seront aussi comparées les unes avec les autres. En revoyant Bloom, Taylor et Fukuyama dans ce chapitre, nous identifieront ces solutions. D'emblée, ils ont un point en commun: une certaine forme de communauté sera proposée par les auteurs, en réaction aux valeurs nouvelles des sociétés actuelles. Nous avons bien identifié les tendances du sujet au chapitre précédent, où les liens entre individus seraient tombés au second plan, en raison d'un développement individuel trop poussé. Les formes de communauté proposées par Bloom, Taylor et Fukuyama, tenteront donc de recréer et de garder des liens plus durables entre les citoyens des sociétés modernes en vue de contrer l'individualisme narcissique de notre temps. En d'autres mots, malgré l'influence des valeurs comme l'individualisme et le relativisme, un certain abandon de la poursuite égoïste de l'idéal de l'authenticité sera favorable, selon les auteurs, afin de nourrir les liens entre les individus. D'ailleurs, nous l'avons aussi noté au chapitre précédent, ces rapports entre citoyens sont directement liés à la question de la reconnaissance, un aspect de l'homme qui est essentiel. Serait-ce pour cette raison qu'un style de vie trop dirigé vers le développement individuel ait causé chez les auteurs un besoin de se questionner.

Bref, Nous verrons trois façons d'atteindre cette forme de communauté qui profite de liens plus durables entre individus et qui trouve une façon de satisfaire le désir, la raison et la

reconnaissance. Je tenterai, par contre, de montrer que les propositions de Bloom et de Taylor exigent un effort collectif trop exigeant et non-adapté aux sociétés actuelles qui sont dominées par des tendances individualistes. Pour sa part, Fukuyama propose une forme de communauté que l'on pourrait réaliser en employant des chemins déjà tracés et connus du sujet moderne. Tandis que Bloom veut un retour en arrière, une solution qui n'est pas adaptée à une société qui célèbre la victoire et les bienfaits du nouveau monde, Taylor avance aussi une idée qui demande un sacrifice trop important à l'individu au nom de l'authenticité. Fukuyama, par contre, cherchera à explorer et à exploiter les liens actuels entre individus afin de montrer qu'au sein même de ces relations, réside toujours le moteur de l'histoire, la question de la reconnaissance. En dénonçant la limite de la reconnaissance existant à l'intérieur des sociétés actuelles, la proposition de Fukuyama serait en fait la plus adaptée au sujet moderne, en vue de retrouver les conditions de possibilité de cette reconnaissance. Revoyons, de façon plus précise, les formes de communauté que proposent les auteurs et surtout le chemin pour y arriver.

V.I BLOOM

Selon Bloom rappelons-le, l'accès trop facile aux plaisirs chez les jeunes, rompt le fil d'or qui les relie à une forme de vie fondée sur la vie contemplative. Aujourd'hui, rassasiés de satisfactions faciles de l'âme et du corps, ce que les étudiants

viennent chercher à l'université n'est plus une plénitude qui permet de soulager l'esprit. (Bloom,1987:153)

Il semble alors que ce ne soit plus le bonheur que l'étudiant recherche, ou l'homme en général, mais la sécurité et le confort, c'est-à-dire les moyens du bonheur. Le climat intellectuel qui règne aujourd'hui parmi les étudiants semble selon Bloom, avoir pris une mauvaise direction. Nous l'avons vu, chacune ou chacun possédant ses valeurs indiscutées ne représente pas seulement une conception sur les limites que la raison peut établir; cela représente aussi une position morale. De plus, ce nouveau relativisme est en partie fondé sur un principe de respect mutuel. En d'autres mots, ce relativisme est en lui-même une ramification d'une forme d'individualisme. Selon Bloom, plusieurs penseurs ont estimé que nous avions accepté sans réfléchir, ces idéaux si chers.

Pour Bloom, il semble donc qu'une prise de conscience de la situation actuelle soit essentielle au déroulement futur de l'humanité. «Le relativisme en théorie et l'absence de relations authentiques en pratique, mettent les étudiants dans l'incapacité de penser à leur avenir et même de l'envisager, se tenant aux limites de leur moi actuel et matériel.» (Bloom,1987:149)

On assiste donc selon Bloom, face à l'orientation présente de nos sociétés, soit à une acceptation malaisée du présent, soit à une tentative de revenir d'une manière ou d'une autre au passé, soit encore à la recherche d'une synthèse créatrice des deux contraintes, nature et société.

Aujourd'hui, héritiers de la science, les sociétés en savent plus que jadis, mais sommes-nous plus heureux? L'hypothèse, selon l'auteur, serait que la meilleure culture semble être celle qu'on rencontre au moment où les hommes ont abandonné l'état de nature et vivent ensemble en simples communautés, sans jouir d'une vraie propriété privée ni souffrir de l'agressivité suscitée par l'amour-propre. (Bloom,1987:41) Serait-ce alors selon Bloom, la société idéale. Mais serions-nous prêt, fervents de science, à revoir des formes antérieures de sociétés et les connaissances qui y résident? Bref, selon Bloom, il faudrait surmonter le dilemme où nous avons la certitude d'être très savants. Si nous renonçons à cette conviction, nous acceptons de soumettre à examen les croyances de ces peuples plus heureux que nous, pour voir s'ils savent quelque chose que nous ignorons. (Bloom,1987:41) Peut-être trouverions-nous les éléments du bien dans un retour à une vie contemplative. Faudrait-il alors renoncer à la science ou rétablir la vie contemplative?

En effet, vivre sans fondement philosophique, dans un bonheur nauséabond semble nous porter très loin de cette vraie communauté humaine. Mais pour Bloom, le chemin vers l'âme est toujours là. Le vrai combat de la vie semble être d'assurer l'indépendance de cette conscience, de lui donner la force de ne pas être affectée par le «vacarme de l'histoire et les distractions de notre environnement immédiat,...» (Bloom,1987:13) Mener une vie digne, selon Bloom, c'est «être conscient de ses alternatives, en reconnaissant que tout choix implique de gros risques et entraîne de lourdes

conséquences.» (Bloom,1987:257) Avons-nous ainsi fait de bons choix face aux alternatives qui nous étaient présentées? Choisir entre la liberté et la nécessité, entre la démocratie et l'aristocratie, entre le bien et le mal, l'âme et le corps, tous ces choix avaient des conséquences. (Bloom,1987:257)

Le premier critère posé dans le cadre de cette thèse semble donc être rempli par Bloom. Après avoir identifié les malaises de la modernité et avoir reconnu que l'individualisme trop poussé aujourd'hui est une erreur profonde, Bloom propose une forme de communautarisme en réponse. Bloom échoue par contre à mon avis, au deuxième critère où il propose une forme de communauté qui n'est pas adaptée au sujet moderne, une forme de vie qui vise la contemplation et l'aménagement de formes antérieures de sociétés. Nous le verrons, le chemin qu'il propose pour y arriver n'est pas du tout adapté au sujet moderne. De plus, il est surprenant que Bloom propose un tel discours après avoir lui-même formulé les arguments qui démontrent un grand appétit du sujet pour les avantages du monde moderne. Il n'est pas réaliste en ce moment de croire que le sujet pourrait compromettre son goût d'authenticité pour une forme de vie antérieure. Bref, après avoir suivi le discours puissant de Bloom contre le relativisme dans nos sociétés modernes, il semble invraisemblable que sa solution soit acceptée avec facilité. Par ailleurs, revoyons la situation dans les universités et sa proposition, le chemin qu'il trace vers ce monde de contemplation.

Pour l'auteur, la première étape vers cette meilleure culture serait de revoir la situation dans l'université. Car pour les nations modernes qui se sont fondées sur les divers usages de la raison, il importe d'observer et de reconnaître qu'une crise de l'université, foyer de la raison, serait un traumatisme des plus sérieux. Et la société? Car, comme il a été mentionné plus haut, on peut se demander si notre sagesse historique n'est pas une version déguisée et un peu confuse du dilemme romantique qu'on a présenté comme tragique au début du XIXe siècle, et qui a provoqué une intense nostalgie. Cette période d'incertitude que nos grands penseurs nous traduisent actuellement n'est après tout pas un phénomène nouveau. Selon Bloom, nous n'avons qu'à retourner à Platon dans *Le Banquet* pour voir qu'Aristophane et Socrate pouvaient eux, se réunir et définir la signification fondamentale de leurs aspirations, sans pour autant tomber dans le pessimisme culturel, malgré le fait qu'ils pouvaient très bien prévoir la guerre qui causerait le déclin de la civilisation grecque. (Bloom, 1987:9)

Les études universitaires, pour Bloom, représentent une occasion, l'espace de temps où l'étudiant fait connaissance de l'existence d'un vaste univers, au-delà du petit monde qu'il connaît. Il lui revient alors la responsabilité d'éprouver de l'exaltation, de profiter de cette expérience. «C'est au moins ce qu'il doit faire s'il veut avoir le moindre espoir d'une existence

moins médiocre. Ces années constituent son unique chance de devenir un être civilisé.» (Bloom,1987:275)

Or, la direction de l'enseignement actuel allant à l'encontre d'un enseignement de la culture générale, reflète selon l'auteur la situation dans la société. On ne voit pas une ambiance qui règne à l'université, où la tâche est de faire des élèves des gens éblouis et intellectuellement développés. L'objectif de l'université aura été dévié. (Bloom,1987:282)

Certes, l'enseignement et les techniques employées seraient sujet à révision. Il faudrait une certaine réflexion sur les besoins généraux des étudiants et des professeurs spécialisés prêt à élargir leurs perspectives. (Bloom,1987:284)

A coups sûr selon Bloom, la seule solution sérieuse est celle que tout le monde rejette, à savoir un retour aux Grands Livres anciens.¹ Selon lui, «ces Grands Livres constituent une pièce central de l'enseignement qu'on leur propose, les étudiants se passionnent, ils savent qu'ils reçoivent de l'université quelque chose qu'ils ne pourraient acquérir ailleurs.» (Bloom,1987:285) En effet, un bon programme de culture générale donne à l'étudiant l'amour de la vérité et la passion de vivre une existence bonne en lui faisant connaître les meilleurs choses qui aient jamais été dites. Selon Bloom, rien ne serait plus facile que de modifier les

¹Bloom explique que pour mieux faire connaître les grands classiques mondiaux, le professeur Mortimer Adler a fait rééditer en trente volumes, sous le patronage de l'Encyclopédie Britannica, une centaine d'ouvrages considérés comme essentiels. (Bloom,1987:52)

cours aux conditions particulières de chaque université, qui soient en mesure de captiver tous ceux qui les suivent. (Bloom,1987:286)

Bref, la culture générale des étudiants était florissante quand elle préparait la voie à une conception unifiée de l'ensemble des choses, conception que les meilleurs esprits élaboraient au plus haut niveau. «Elle a cependant décliné quand on a trouvé pour la soutenir que des spécialistes dont les prémisses ne débouchaient sur aucune vision générale.» (Bloom,1987:288)

Selon Bloom, dans l'histoire du monde, c'est sur ce moment que nous serons jugés pour toujours. De même qu'en politique, le sort de la liberté a été dévolue aux États-unis, de même le sort de la philosophie a été dévolue à leurs universités. Il reste à savoir comment l'avenir jugera de notre responsabilité. (Bloom,1987:330)

Mais une modification des cours vers un enseignement plus général et un retour aux Grands Livres anciens serait-il vraiment une solution plausible? En fait, est-il réaliste de croire que les étudiants, et sur une plus grande échelle, les citoyens accepteraient de sacrifier leur authenticité en vue de retrouver la voie unifiée des choses? Le retour en arrière que propose Bloom est à mon avis une solution qui ne peut être considérée en ce moment.

Il semble donc que pour Bloom, les deux critères ne sont remplis de façon satisfaisante. Après avoir identifié les malaises de la modernité et avoir reconnu que l'individualisme trop poussé aujourd'hui est une erreur profonde, Bloom échoue à mon avis au

deuxième critère, où il ne peut avancer une solution adapté au sujet moderne.

V.2 TAYLOR

Taylor aura aussi une proposition à faire, suite à son diagnostic de la société moderne. Comme il est mentionné en introduction de ce chapitre, chacun des auteurs proposera une certaine forme de communautarisme. La différence importante entre Bloom, Taylor et Fukuyama sera en la façon d'arriver à cette vie de communauté.

Ainsi comme Taylor le définit, le paradoxe des sociétés modernes serait le suivant: l'épanouissement personnel génère des tendances atomistes et individualistes, détruisant la dimension communautaire de la vie moderne, tant au point de vue familial qu'étatique. Cette éthique de l'épanouissement personnel appartient effectivement à la culture moderne et il semble contradictoire de tenter d'appliquer les principes d'une communauté à des citoyens avec des valeurs individuelles. L'approche de Taylor sera donc dirigée vers la ramification de cette idéologie qui cause une rupture avec les liens de la communauté.

Par contre, bien que l'auteur tienne à cette forme de communauté, l'intention de Taylor est de noter le bien à l'intérieur de ces nouvelles valeurs, ne voulant condamner le chemin que les sociétés modernes a emprunté. Taylor accorde d'ailleurs une importance particulière au travail de Herder, qui affirme que chacun de nous a une façon particulière d'être humain:

chaque personne possède sa propre mesure. (Taylor,1992:43) Cette idée, selon Taylor, est gravée profondément dans la conscience moderne. Selon lui, tel est l'idéal moral si puissant dont nous avons hérité. Chacune des voix personnelles est unique et elle doit servir à trouver un modèle de vie. Tel est le fondement de l'idéal moderne de l'épanouissement de soi. (Taylor,1992:45)

Mais malgré le fait que Taylor tient à revoir cet idéal et à le reconnaître comme un idéal moral ayant un fondement solide, sa conclusion sera dirigée vers un besoin de ressourcement par rapport à ces relations superficielles et transitoires qui dominent aujourd'hui. L'importance attribuée aux liens durables est pour Taylor, une question cruciale. La responsabilité est remise au sujet, où il devrait abandonner la poursuite extrême de ses désirs individuels pour le bien de la collectivité, reconnaissant l'importance d'un entourage sain. Comme Bloom, Taylor propose au sujet moderne que le chemin emprunté jusqu'à présent a donné lieu à la possibilité d'un futur incertain.

Le passage de la modernité à l'hypertrophie post-moderniste ne serait pas la meilleure solution mais le secret de la survie serait dans le ralentissement de la modernité. D'après Taylor, les sociétés trop poussées sur le chemin du libéralisme se dirigeraient vers une issue fatale. Il faut plutôt considérer que les démocraties les mieux réussies sont celles qui conservent certaines valeurs traditionnelles et qui évitent de trop rapidement s'avancer sur la route de la modernité. (Taylor,1992:74) Selon Taylor, dans

cette optique, on peut considérer comme bon, l'exemple de la démocratie britannique qui a su «amalgamer des éléments traditionnels, enracinés dans son passé séculaire, et les aspirations modernes à la liberté, à l'égalité et à la démocratie.» (Taylor, 1992:74)

En fait, il ne s'agit plus pour Taylor de déterminer si nous avons obtenu trop de choses trop vite mais de considérer qu'une concrétisation authentique de nos valeurs peut faire la différence entre la survie et l'éclatement. Selon Taylor, c'est seulement ainsi que nous pouvons nous poser des questions pertinentes sur les causes de l'éclatement de nos sociétés modernes; sachant que le comportement des citoyens envers elles peut se dissoudre lorsque la volonté de ses citoyens à se plier à la discipline faiblie.

Tout ceci veut-il dire que nos sociétés modernes se dirigent indéniablement vers l'autodestruction? Selon Taylor, cela semble à prime abord bien représenter notre futur après avoir constaté que notre liberté sous forme de mobilité détruit les bases de l'identité et de la liberté au sein d'une collectivité, cela au niveau de la famille comme au niveau de la société en général. Par contre selon Taylor, la société moderne ne peut être analysée si simplement. Nous pourrions affirmer qu'en raison de l'hypertrophie, certains aspects de cette identité menacent de détruire ses autres composantes et donc mettent le tout en péril.

Certes, notre situation fait appel à une lutte complexe et multiforme qui touchera tous les aspects sociaux. Mais devant ce débat il faut comprendre tous les aspects de cette société et

accepter que celle-ci a sa grandeur et sa misère. «Seul un point de vue qui embrasse l'une et l'autre pourrait nous donner cette vision juste de notre époque dont nous avons besoin pour relever ses plus grands défis.» (Taylor, 1992:150)

Partiellement en réaction à la suggestion de Bloom d'un retour en arrière à une forme de communauté contemplative, Taylor tient à proposer aux individus, les moyens de retrouver le sens du bien sans sacrifier la modernité. Encore une fois, l'auteur saura bien remplir le premier critère qui consiste à identifier, à analyser et à livrer une solution aux malaises de la modernité. Chez Taylor, la forme de communauté proposée serait en rapport direct avec l'abandon partiel des tendances individuelles récentes. Un accord entre individus, une entente collective, serait alors proposé. Mais, en réaction à Bloom, cette forme de communauté ne se manifesterait pas en un retour à une forme de société antérieure.

Taylor tient à proposer un compromis où certaines formes d'individualisme seraient abandonnées au nom de la communauté. Peut-être, selon Taylor, que la raison instrumentale devrait perdre un peu d'importance dans nos vies pour retrouver de ces valeurs plus durables, tout ceci tant sur le plan individuel qu'institutionnel.

Bref, Taylor voit l'importance des liens entre les individus. Nous l'avons vu au chapitre précédent, il considère que ces relations sont cruciales au développement de l'identité et qu'elles apportent au sujet, une reconnaissance des autres. Il importe de

reconnaître, selon Taylor, que la culture contemporaine encourage une compréhension personnelle de l'épanouissement de soi bien qu'elle semble accorder qu'une signification instrumentale aux communautés et aux individus. Malgré l'allure superficielle des relations entre individus, Taylor note que la culture de l'idéal de l'épanouissement de soi accorde une importance aux relations privées. Les relations sont vues, selon Taylor, comme les lieux privilégiés de l'exploration et de la découverte de soi.

Certes, la forme de communauté proposée par Taylor saurait nous diriger vers le bon chemin, où certaines manifestations de l'individualisme seraient subordonnées à un bien commun. Par contre, ne serait-ce à cause de l'immense effort de ressourcement collectif et synchronisé nécessaire de la part des individus, qu'à mon avis, ce discours n'est pas ancré dans la pratique des gens. En d'autres mots, la proposition de Taylor représenterait-elle plutôt, à mon avis, un idéal à atteindre? Il semble difficilement envisageable, dans le cadre des sociétés actuelles, où le sujet moderne poursuit la quête de ses désirs en subordonnant les besoins d'autrui, qu'un effort collectif feraient l'objet d'une priorité pour tous. Taylor nous le dit d'ailleurs, «Notre situation semble appeler à une lutte complexe et multiforme, intellectuelle, spirituelle et politique, ...où ces débats sont nourris par divers efforts pour définir en termes théoriques la place de la technologie et les exigences de l'authenticité...» (Taylor, 1992:150) Il semble donc paradoxal de la part de Taylor, de proposer un tel effort collectif après avoir reconnu Herder qui

affirme que chacun de nous a une façon particulière d'être humain: chaque personne possède sa propre mesure. (Taylor, 1992:43) Selon cette étude, Taylor tomberait donc dans le même piège que Bloom, où la proposition apportée exige de compromettre l'idéal de l'épanouissement de soi, une valeur trop bien ancrée dans les sociétés modernes. La proposition de Taylor en forme de réorientation des objectifs des phénomènes mentionnés aura plutôt tenté de rediriger des valeurs si bien établis vers des fins souhaitables mais non-réalisables.

V.3 FUKUYAMA

Comme nous l'avons vu au premier chapitre, la première tentative de Fukuyama de construire une histoire universelle l'a amené à formuler l'idée selon laquelle il existerait deux processus historiques parallèles, l'un guidé par la physique moderne et la logique du désir, l'autre par la lutte pour la reconnaissance. Les deux ont fini par se rejoindre dans la démocratie libérale capitaliste. Après avoir démontré les tendances récentes des sociétés contemporaines de subordonner la reconnaissance aux désirs, Fukuyama souhaite revoir la forme que la reconnaissance prend aujourd'hui.

En voulant analyser l'époque et la société où se trouve l'homme moderne, Fukuyama tient à reprendre certaines formes de reconnaissance comme la culture, la religion, le travail et le nationalisme, en vue de retrouver dans celles-ci le moteur même de l'histoire. Convaincu de la nécessité de relancer la démarche de la

reconnaissance, il voit une voie d'action pour le sujet dans les formes irrationnelles de reconnaissance. Loin d'un retour en arrière, comme semble le suggérer Bloom, c'est tout de même à un renforcement de la communauté, comme Taylor, auquel fait appel Fukuyama.

Comme il a été mentionné au dernier chapitre, ces formes de reconnaissance, qui sont moins rationnelles que la reconnaissance universelle de l'État libéral, sont traditionnellement interprétées comme pouvant constituer des obstacles à l'établissement d'institutions démocratiques et d'économies de marché libres. (Fukuyama, 1992:249) Pourtant, ce que Fukuyama nous démontre est que cette démocratie repose souvent sur ces formes irrationnelles de reconnaissance. Pour que la démocratie fonctionne, les citoyens des états démocratiques doivent développer une certaine fierté thymotique irrationnelle à l'égard de leur système politique et de leur mode de vie. Selon Fukuyama, «Une telle culture démocratique ou civique est vitale pour la santé et la stabilité à long terme des démocraties, car aucune société du monde réel ne peut survivre si elle est fondée uniquement sur le calcul rationnel et sur le désir.» (Fukuyama, 1992:249)

Il existe un autre grand secteur de la vie contemporaine qui procure une satisfaction plus ordinaire du désir de reconnaissance. Ce secteur est, pour Fukuyama, la communauté, c'est-à-dire la vie associative, à un plan inférieur à celui de la nation. (Fukuyama, 1992:362)

Mais si une forte vie communautaire reste pour une démocratie une forme de garantie que ses citoyens ne deviendront pas des «derniers hommes», elle est constamment menacée dans les sociétés contemporaines. Et cette menace ne réside pas dans une force extérieure à la communauté, mais dans les principes mêmes de liberté et d'égalité. (Fukuyama,1992:363) En effet, tout comme les pressions du marché capitaliste, ces principes tendent à atomiser et à séparer les gens. Dans ces conditions, il devient plus difficile pour les gens de s'enraciner dans des communautés ou d'établir des liens durables. «Il faut donc croire que les communautés qui partagent les mêmes langages du bien et du mal sont vraisemblablement soudées d'un ciment plus solide que celles des sociétés libérales qui sont fondées que sur le partage d'un intérêt égoïste.» (Fukuyama,1992:366) En fait, quand les citoyens sont dans un climat qui affaiblit la possibilité de croire en une doctrine à cause de l'engagement de rester ouvert à toutes les croyances du monde, il ne faut pas s'étonner que la force de la vie communautaire ait déclinée: «ce déclin ne s'est pas produit malgré les principes libéraux, mais à cause d'eux.» (Fukuyama,1992:367)

Cela suggère donc selon Fukuyama, qu'aucun renforcement fondamental de la vie communautaire ne sera possible si les individus n'abandonnent pas certains droits à leur communauté et n'acceptent pas le retour de certaines formes historiques d'intolérance. (Fukuyama,1992:367)

Après avoir identifié les malaises de la modernité et avoir reconnu que l'individualisme trop poussé est une erreur profonde, Fukuyama propose donc aussi en réponse, une forme de communauté. Voyons-nous alors le parallèle entre les trois auteurs, où Bloom, Taylor et Fukuyama suggèrent une forme de vie communautaire qui saurait calmer l'idéal de l'épanouissement personnel et les tendances individualistes. Fukuyama remplit donc le premier critère, comme l'ont fait Bloom et Taylor, c'est-à-dire de diagnostiquer, d'analyser et de proposer une solution aux malaises de la modernité.

Ce que je cherche à démontrer par contre, est que Fukuyama, contrairement à Bloom et à Taylor, saura présenter un communautarisme adapté au sujet moderne. Nous le verrons, Fukuyama propose qu'à l'intérieur même de ces formes de communauté, réside le moteur de l'histoire donc la possibilité de la reconnaissance. Bref, il semble que Fukuyama propose une forme de communauté qui n'exige pas un effort de ressourcement global de la part des individus, mais qu'il reconnaît dans les institutions déjà en place, un modèle de société qui saurait fournir la reconnaissance nécessaire au sujet moderne. Suffirait-il simplement de reconnaître la puissance de ces contextes de communauté (famille, religion, groupes sociaux) déjà existantes dans la société moderne. Nous l'avons vu, Fukuyama veut démontrer que la démocratie repose souvent sur ces formes irrationnelles de reconnaissance, où les citoyens doivent développer une certaine fierté thymotique à l'égard de leur mode de vie. La forme de communauté que propose

Fukuyama résiderait alors dans le simple renforcement de ces liens entre individus, qui sont considérés comme étant essentiels, et qui fourniraient cette reconnaissance tant recherchée.

Voyons-nous alors le parallèle entre les solutions de Taylor et de Fukuyama, où ils proposent que les relations entre individus sont cruciales à l'identité humaine, fournissant une forme de reconnaissance. Bref, les auteurs proposeront une forme de communauté où certaines manifestations de l'individualisme seraient subordonnées à un bien commun. Par contre, nous avons vu que la proposition de Taylor exige un effort de ressourcement des individus, qu'à mon avis, n'est pas ancré dans la pratique des gens. Devant ces pratiques individuelles bien ancrés, Fukuyama tentera de proposer une solution plus adaptée, où le comportement actuel du sujet moderne aurait à être modifié que de façon minime, afin de rompre avec l'individualisme et l'indifférence qui règnent actuellement.

Bref, contrairement à l'effort de ressourcement global et à la prise de conscience importante que nécessitent les discours de Bloom et de Taylor, la solution de Fukuyama serait la plus adaptée où une forme de communauté se réaliserait en adhérant à des contextes sociaux qui sauraient fournir une reconnaissance au sujet moderne. En d'autres termes, puisque comme Bloom et Taylor, Fukuyama cherche à démontrer que les individus modernes ont perdu de vue l'importance à la communauté, Fukuyama tente simplement d'inciter le citoyen moderne à revoir les contextes où il trouverait des formes de reconnaissance. Le discours de Fukuyama,

moins lourd pour le sujet moderne, lui permettrait peut-être de se démarquer.

Selon Fukuyama, il semblerait que ce soit la démocratie libérale qui offre pour l'instant les meilleures perspectives aux trois parties de l'homme: désir, raison, reconnaissance. En effet, comme Hegel, Fukuyama considère que le libéralisme moderne n'est pas tant fondé sur l'abolition du désir de reconnaissance que sur sa transformation en une forme plus rationnelle. (Fukuyama, 1992:378) Si la reconnaissance n'est pas entièrement préservée, elle n'est pas non plus réfutée.

Selon Fukuyama, Nietzsche soulignait qu'outre les domaines économiques et politiques qui sont généralement la cible des êtres ambitieux, la reconnaissance trouverait à l'intérieur des sociétés modernes, des exutoires de plus en plus nombreux dans des activités purement formelles comme le sport. En effet, la compétition athlétique n'a pas d'autre but que de faire de certains les vainqueurs, et des autres les perdants, fournissant pour certains le sentiment de supériorité, et donc de reconnaissance. Ce n'est donc pas par hasard, que dans les régions les plus «post-historiques», là où les formes traditionnelles d'affrontement comme la guerre ne sont plus possibles et où la prospérité matérielle rend inutile la lutte économique, que les individualités thymotiques commencent à rechercher systématiquement d'autres genres d'activités qui peuvent leur faire acquérir la reconnaissance du public.

Tels sont les exutoires de la *mégalothymia* dans les démocraties libérales contemporaines. Les efforts pour être reconnus n'ont pas disparu de la vie humaine, leur manifestation ont simplement changé. Dans le cadre de la démocratie libérale moderne, la *mégalothymia* de certains devra maintenant céder à l'*isothymia* de beaucoup puisque ceux que l'ancien monde échouait de satisfaire constituent à présent la majorité de l'humanité. En revanche, ceux qui sont insatisfaits devant une reconnaissance universelle et équitable sont beaucoup moins nombreux. D'où la remarquable stabilité de la démocratie dans le monde contemporain. (Fukuyama, 1992:374)

Selon Fukuyama, Platon prétendait que le *thymos* devait être gouverné par la raison, et transformé en allié du désir. La cité juste était une cité dans laquelle les trois parties de l'âme étaient également satisfaites et mises en équilibre sous la direction de la raison. Ainsi, le régime idéal était difficile à atteindre de par sa qualité de satisfaire l'ensemble de l'homme. (Fukuyama, 1992:377) Ce régime idéal fournit-il alors qu'une référence et un critère où l'on peut mesurer les régimes existants?

S'il est vrai que le processus historique repose sur les piliers de la reconnaissance et du désir rationnel, et que la démocratie libérale soit pour l'instant le système qui satisfait le mieux les deux, dans une sorte d'équilibre, il semblerait que la principale menace sur la démocratie vienne de notre propre confusion au sujet des véritables enjeux. (Fukuyama, 1992:378) Et

selon l'auteur, cette confusion de pensée peut survenir en dépit du fait que l'histoire est orientée dans une direction cohérente par la reconnaissance et le désir rationnel, et bien que la démocratie libérale constitue en réalité la meilleure solution pour le problème de l'humanité.

Enfin, il est possible que les événements continuent de se dérouler comme ils l'ont fait depuis quelque temps, et que l'impasse relativiste de la pensée moderne se résolve d'elle-même. Par contre, nombre de développements du siècle passé² ont tendu à renforcer la croyance dans le relativisme.³ Ainsi, «s'il existe de plus en plus de convergences entre les sociétés avancées, et que le développement économique continue d'entraîner l'homogénéisation de l'humanité, l'idée du relativisme pourra paraître beaucoup plus étrange qu'elle ne l'est à présent. En effet, les différences apparentes entre les langages du bien et du mal des divers peuples apparaîtront simplement comme des éléments artificiels propres à leur stade particulier de développement.» (Fukuyama, 1992:379)

Selon Fukuyama, Alexandre Kojève croyait que l'histoire elle-même finirait par gagner sa propre rationalité. Selon Fukuyama par contre, il est douteux que nous soyons à ce point maintenant. Malgré la récente révolution libérale qui a secoué le monde entier,

²Selon Fukuyama, le déclin de la confiance morale en soi de la civilisation européenne, l'essor du tiers monde, et l'apparition de nouvelles idéologies, ont contribué au renforcement du relativisme.

³Voir Fukuyama, La fin de l'Histoire et le dernier homme. Chapitre 31.

nous ne pouvons pas conclure. Peut-être trouverons-nous un autre idéal, un autre chemin sur lequel nous pouvons voyager.

Certes, Fukuyama trouve une lueur d'espoir pour les sociétés démocratiques modernes. Il trouve les outils au sein même des sociétés en question, afin qu'elles retrouvent le droit chemin. Les formes de reconnaissance qui existent dans la modernité sont peut-être en fait la représentation et la preuve, que l'homme moderne n'est pas perdu. Bref, la façon de cette reconnaissance, le moteur de l'histoire, aura peut-être plutôt trouver son chemin.

V.4 CONCLUSION

Nous voyons suite à ce chapitre, que différentes solutions s'offrent au sujet afin de sortir des malaises de la modernité. Chacun des auteurs, après avoir fait la revue de ces malaises, et après avoir analysé le sujet moderne, tentent de proposer une solution qui, d'après eux, pourrait remédier aux problèmes identifiés. Suite à ce chapitre, il reste à revenir sur ces propositions et déterminer si l'un des auteurs laisse une trace plus avantageuse et adaptée au sujet moderne.

Nous avons en fait déterminé que Bloom, Taylor et Fukuyama partagent plusieurs restrictions au sujet de la culture contemporaine. De façon particulière, j'ai tenté de démontrer dans ce dernier chapitre, les liens entre les auteurs et leur façon de présenter leur discours. Mon intention était de montrer que Fukuyama nous présente une solution plus adaptée au sujet moderne, afin de remédier aux malaises présentés. Mais avant d'avancer une

telle hypothèse, proposons une analyse plus en détail de chacune de leur proposition. Voyons les parallèles entre les propositions des auteurs, dans l'idée de communautarisme.

Bloom et Taylor, malgré leur approche apparemment conflictuelle, semblent présenter une solution parallèle. Malgré le fait que Taylor écrit son oeuvre partiellement en réaction à celle de Bloom, et qu'il insiste sur le fait que le retour en arrière que présente Bloom est impossible, il propose aussi un effort de ressourcement au niveau de la société en général. Même si les directions que Bloom et Taylor avancent semblent s'opposer, le parallèle que je propose est dans le besoin d'une entente globale des individus. Bref, cet accord que semble nécessiter les solutions de Bloom et Taylor exigerait une action collective irréaliste, où les principes de l'atomisme et de l'instrumentalisme sont trop bien ancrés pour revenir à une forme de communauté et pour mettre sur pied une démocratie vigoureuse, engagée dans de grandes réformes.

Un autre parallèle est fait avec l'idée de la reconnaissance de Taylor et de Fukuyama. Comme Fukuyama, Taylor traite de cette question avec importance en se consacrant au rôle de la reconnaissance dans le développement du sujet. Taylor voit cette reconnaissance comme une représentation de l'idéal de l'authenticité, une façon de définir l'identité moderne. Fukuyama à son tour, voit ces formes de reconnaissance, et donc les relations entre individus, comme l'abandon d'intérêts personnels sous prétexte d'un besoin d'être reconnu par d'autres, du besoin

même de la relation avec autrui. Pour les deux auteurs, cette reconnaissance semble essentielle.

Mais le parallèle le plus important réside dans les suggestions de Bloom, Taylor et Fukuyama, par rapport aux manifestations de l'individualisme. Bloom cherche un retour à la vie contemplative. Taylor souhaite un effort de ressourcement où la sagesse des individus et leur besoin de communautarisme prendra le dessus sur la poursuite des désirs individuels. Fukuyama cherche aussi à éradiquer les tendances individuelles trop poussées. Il trouve une manifestation nouvelle du désir de reconnaissance au sein des sociétés contemporaines et voit ces nouvelles relations entre individus sous formes d'associations diverses, comme un moyen de renforcer la communauté. Le rapprochement le plus fort serait-il alors en leur désir d'éradiquer les tendances poussées de l'individualisme.

Un certain communautarisme est proposé par chacun d'eux. La direction et la façon de développer ces communautés constituent par contre, des différences importantes. La solution face aux impasses du monde moderne notés ici, serait-elle donc dans le renforcement de la communauté, c'est-à-dire dans la vie associative, un plan inférieur à celui de la nation? Car après tout, dans une situation où tous sont désapprouvés dans l'intérêt de la tolérance, dans un climat qui affaiblit la possibilité de croire en une doctrine à cause de l'engagement de rester ouvert à toutes les croyances du monde, il ne faut pas s'étonner que la force de la vie communautaire ait décliné. (Fukuyama,1992:367)

J'ai tenté de démontrer tout au long de cette thèse, que Bloom, Taylor et Fukuyama livrent une analyse fondée des sociétés modernes. Par contre, il devenait important de revoir les formes de communautarisme que proposent les auteurs, en vue de revoir la solution la plus adaptée au sujet moderne. Nous l'avons vu, à mon avis, les discours de Bloom et Taylor remettent à l'individu, la responsabilité d'un ressourcement collectif afin de relancer la communauté. La lourdeur d'un tel discours ne pouvait fournir une solution adéquate. Par contre, la proposition de Fukuyama présentée aux sociétés actuelles nous laisse l'espoir de se diriger vers une forme de communauté, augmentant les liens durables entre individus et par le fait même, diminuant les tendances de l'individualisme et de l'indifférence.

Les efforts de Fukuyama sont concentrés sur le sujet tel qu'il est. Son but est en fait de retrouver dans la situation actuelle, une représentation du bien. Ce qui est le plus important selon lui, est de revoir le moteur de l'histoire, c'est-à-dire le besoin de reconnaissance. Bref, comme Bloom, Fukuyama souhaite transmettre le message de la nécessité de retrouver des relations durables entre individus. De plus, comme Taylor, il est crucial pour Fukuyama de reprendre l'importance de la reconnaissance pour l'identité moderne. Mais ce qui permet à Fukuyama de se démarquer est le lien qu'il fait entre ces rapports entre individus, les formes de communautés et la reconnaissance qu'elles fournissent.

Au sein des formes irrationnelles de reconnaissance analysés par Fukuyama, on retrouve l'ombre de la satisfaction de l'homme

moderne. Nous l'avons vu, loin d'un effort collectif et d'un discours où le sujet aurait à abandonner l'idéal de l'épanouissement de soi, Fukuyama propose un moyen de reconnaissance pour l'individu, où celui-ci se réalise en adhérant à toutes sortes de contextes sociaux et groupes divers, augmentant du même coup les liens entre individus et assurant cette reconnaissance de chacun.

En d'autres mots, plutôt que d'exiger un compromis au nom d'une forme de vie antérieure, plus contemplative, ou au nom d'une entente exigeant un effort collectif, chaque individu retrouve une reconnaissance des autres, dans un contexte choisi, et remplace par des liens plus durables avec autrui, une quête individuelle qui semble sans fondement. Une forme de communautarisme peut alors être interprétée dans l'analyse de Fukuyama. Le malaise créé par les tendances de l'idéal de l'épanouissement de soi est donc remplacé par une proposition satisfaisante. Pour Fukuyama, il faut espérer que la clé réside dans notre société actuelle, où il s'agit de reconnaître les formes de reconnaissance et les expressions de communauté qui sont déjà en place, donc mettre l'accent sur les relations humaines.

VI. MOT DE LA FIN

Ainsi, la venue du monde moderne a eu une influence sans pareil sur les sociétés et sur l'histoire humaine. Avec le principe d'une distribution homogène de la dignité, de la liberté et de l'égalité aux femmes et hommes des sociétés démocratiques modernes, des changements décisifs seront réalisés. Nous l'avons vu, non seulement l'individualisme allait devenir un phénomène dominant, mais la poursuite de cet individualisme et des nouvelles valeurs qui ont surgi de l'idéologie moderne nous ont conduit où nous en sommes aujourd'hui, à notre perte selon plusieurs.

Certes, la modernité allait faire de ce nouveau système une force de logique jamais vue. Et les intentions du libéralisme ne pouvaient faire de lui qu'une puissance incroyable, où l'aspiration de ses citoyens le rendrait presque incontestable.

Les auteurs repris dans le cadre de cette thèse se sont intéressés aux conséquences de cette modernité, à la logique de la pensée moderne, c'est-à-dire au relativisme et à l'individualisme. Ces derniers auraient-ils, en effet, conduits nos sociétés vers ce monde meilleur ou vers une issue fatale? Le processus évolutif de l'humanité aurait-il traversé toutes sortes de théocraties, monarchies et autres aristocraties de type féodal pour s'arrêter à la démocratie libérale moderne et au capitalisme gouvernés par la technologie?

Il est après tout juste de revoir avec attention un tel système, malgré les bienfaits qui semblent en sortir, avant de le déclarer guide vers la plénitude des temps. Et cette étude ne survient pas de la curiosité de quelques gens qui désirent trouver

des maux où il en existe pas, mais suite à une remise en question continuelle d'auteurs, au sujet de cette société dite idéale que devait être la société moderne. En fait, nous pouvons croire que ces analyses jaillissent de l'intérêt pour l'avenir des sociétés modernes.

D'un point de vue sociologique, la question touchait un point sensible et d'intérêt. Se questionner sur l'avenir des sociétés modernes était pour moi un sujet central. Reprendre le débat qui entoure le discours de ces auteurs était mon but.

Avec le cri d'alarme qui semblait ressortir du discours de Bloom, Taylor et de Fukuyama, il devenait urgent de rejoindre un public plus large. Par contre, auront-ils réussi à provoquer l'intérêt d'un public apparemment impénétrable? Nous ne pouvons répondre à cette question présentement. Chose certaine, les ouvrages de Bloom, Taylor et Fukuyama nous ont provoqué et cette thèse en a été le résultat. En reprenant leur discours, j'ai essayé de faire le tour de la question, en permettant de cette façon, de me situer à distance des propos des auteurs en vue de mieux résumer la portée de leur diagnostic du monde moderne.

VII. BIBLIOGRAPHIE

- Bloom, Allan.
1987 L'âme désarmée. Essai sur le déclin de la culture générale, Guérin littérature, Montréal, Québec.
- Brisson, Luc.
1994 Platon dans Gradus philosophique. Un répertoire d'introductions méthodiques à la lecture des oeuvres, Paris, GF-Flammarion.
- Châtelet, François.
1965 Platon, Collection Idées-Gallimard, Paris.
- Fukuyama, Francis.
1992 La fin de l'histoire et le dernier homme, Flammarion, Paris.
- Hegel, Georg W.F.
1941 La phénoménologie de l'esprit, T.1, Paris, Aubier.
- Platon.
1977 La République, Denoël - Gonthier, Paris.
- Platon.
1973 Le Banquet, Editions Gallimard, Paris.
- Taylor, Charles.
1994 Multiculturalisme: Différence et démocratie. Aubier, Princeton University Press, Princeton. (1992)
- Taylor, Charles.
1992 Rapprochez les solitudes, Presses de l'Université Laval, Québec.
- Taylor, Charles.
1991 Grandeur et misère de la modernité, Bellarmin, Cap-Saint-Ignace, Québec. (1992)